

FIGARO ILLUSTRÉ



PRODUITS ESTHÉTIQUES DU DR DYS



- 50 Sachets de toilette 7 fr. 50
- 50 Sachets à l'aubépine . . . 15 »
- 50 Sachets de jeunesse . . . 15 »
- 50 Sachets de beauté . . . 25 »
- Sève dermale, le flacon . . . 10 »
- Crème Dysabine, le pot . . . 2 » 50
- Poudre de riz printanière . 6 »

NOTICE FRANCO

S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys

DARCY, 31, Rue d'Anjou, PARIS

PASTILLES
VICHY-ÉTAT

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS
TOUX

RHUMES, NEURALGIES

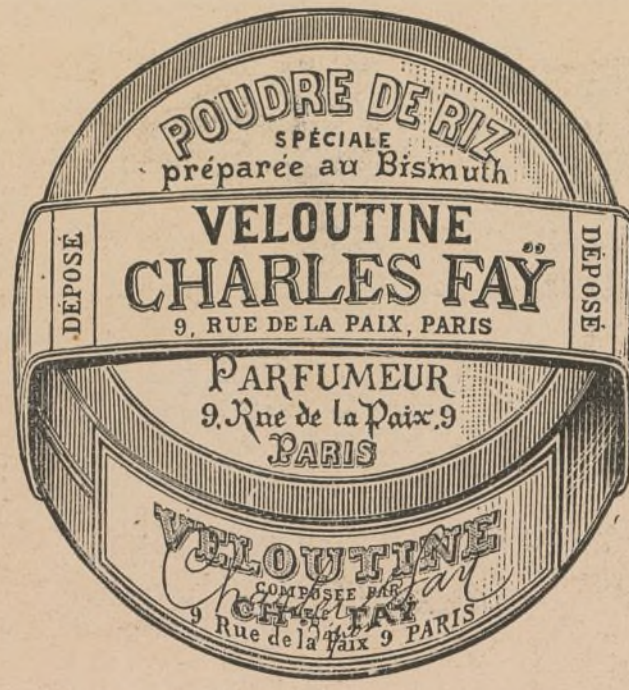
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace

de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.

TOUTES PHARMACIES : 2 FR. LA BOÎTE

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.



FAC-SIMILÉ DE LA BOÎTE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY



TAILLEUR SUR MESURE

COMPLET REDINGOTE en Cheviot ou Worsted depuis 100 francs.

Noir, gris, etc.



West End Styles

ÉTÉ 1898

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CREDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	6 ^{me} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »
35 —	347 »	414 »

Vie entière, 20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

AGE	6 ^{me} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	452 »	514 »
35 —	460 »	528 »

Mixte, 20 ans avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

AGE	6 ^{me} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
60 ans	94 90	84 »
70 —	134 90	118 30

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête,
payables trimestriellement

LA MUTUAL LIFE

❖ Compagnie d'Assurances sur la Vie ❖ Rentes Viagères ❖

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

CANADIAN PACIFIC RAILWAY

VOYAGES CHARMANTS à travers des paysages variant constamment : NIAGARA, les GRANDS LACS les PRAIRIES, les MONTAGNES DE ROCKY, BANFF, SOURCES CHAUDES, TERRAINS de CHASSE et PÊCHE. Trajet merveilleux et le plus rapide d'Europe au Japon, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et

AUTOUR DU MONDE

Via **VANCOUVER**. — Catalogue descriptif gratis par le Canadian Pacific Railway, 67 & 68, King William Street, Londres, E.C., Angleterre ; par chacun des bureaux de **THOMAS COOK & SON**, ou par la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate
par les **Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi P.). — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

SULFURINE BAIN
SULFUREUX
SANS ODEUR
Hygienique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.



VENTILUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET FILS

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie.

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans arôme

ILS EMPECHENT DE VIEILLIR



Seizième année.

Deuxième série. — N°

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Août 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



LA MADONE, ATTRIBUÉE A PIERO DELLA FRANCESCA
(Nouvelle acquisition du Musée du Louvre.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE :

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

NOS GRAVURES, par M. — La Madone, attribuée à PIERO DELLA FRANCESCA (nouvelle acquisition du Musée du Louvre). — Le passage du gué, de JULES DUPRÉ (perdu dans le naufrage de La Bourgogne).

LES LIVRES, par T. G.

UNE CHEVAUCHÉE DU DERNIER DES COUCY, par GEORGES DE DUBOR, illustrations en couleurs de MARCEL PILLE.

LE MAGICIEN ET LE DOUANIER, dessin en couleurs de HENRY MAYER.

ATHENES S'AMUSE, par BERTRAND FAUVET, illustrations en couleurs, d'après la céramique grecque, par de NOTOR.

L'ÉTERNEL PÉLERIN, par N. QUELLIEN, illustrations en couleurs de Madame PAULE CRAMPEL.

LE COSTUME FÉMININ CHEZ LES PRÉCURSEURS, par EUGÈNE MUNTZ, reproductions d'œuvres de Ghirlandajo, Bartolommeo, Petrus Cristus, Carpaccio, etc.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

LA RÉPRIMANDE, par TOUSSAINT.

L'OCCASION FAIT LE LARRON, par CHOCARNE-MOREAU.

COUVERTURE :

LA PÊCHE AUX CREVETTES, par ADRIEN MOREAU.

Les Croquis du Mois

Centenaires, anniversaires, inaugurations de statues, de bustes et de monuments ont terriblement sévi pendant ce mois de juillet, à la grande joie des sculpteurs, des architectes, des décorateurs... et des orateurs. Car ces marbres, ces bronzes et ces pierres de taille sont invariablement, hélas ! enguirlandés de discours platement rédigés que débitent des fonctionnaires, souvent incompétents, vêtus de complets noirs, malgré la chaleur.

Le principal et le plus auguste de ces anniversaires est, sans contredit, celui du 14 juillet. Sa célébration n'est cependant plus guère, aujourd'hui, que le traditionnel et machinal accomplissement d'un rite : le populaire ne juge plus nécessaire d'exprimer à date fixe, d'une façon officielle, sa joie immense d'être délivré de la Bastille. Des historiens consciencieux ont démontré que cette geôle devait être démolie, par ordre du tyran, quelques mois après la surprise mémorable qui amena sa destruction par la pioche des patriotes : à ce moment elle comptait une dizaine de détenus qui ne pourrissaient pas précisément sur la paille humide, si l'on en juge par le menu de leurs repas, qui ont été publiés par des auteurs solidement documentés.

Ces véridiques notions, divulguées depuis plus de vingt ans, ont fini par pénétrer dans les masses qui ont, d'ailleurs, cessé de se passionner pour les grandes idées de liberté vraie ou fausse. La licence suffit maintenant aux Français. Les danses en plein air, sur les carrefours, bornés à chacun de leurs angles par des comptoirs de mastroquets, les aimables rencontres qu'on y fait, constituent pour les habitants de Paris l'incident le plus notoire de cette fête.

Il a cependant son beau côté, ce 14 juillet, je veux dire la revue de Longchamps : c'est bien ici la vraie fête nationale, émouvante et reconfortante. La foule immense qui s'y pressait à chaleureusement salué le général Zurlinden, le nouveau gouverneur de Paris, qui a remplacé le général Saussier et mis les troupes sous ses ordres dans un admirable état.

Les infinies facilités de déplacement qui s'offrent aujourd'hui à chacun ont singulièrement contribué à la décadence de la fête nationale. Je ne parle pas seulement des infâmes capitalistes à qui leur fortune permet de lointaines villégiatures ; mais je constate qu'avec le train de plaisir à marche rapide, les billets d'excursions et les multiples combinaisons imaginées par les Compagnies de chemin de fer, avec la bicyclette, devenue dans les ménages les plus modestes un meuble de famille que ne se refusent ni le mari, ni la femme, ni l'enfant, rien n'est plus aisé ni moins coûteux de s'évader de sa prison, — atelier, bureau ou boutique, — dès qu'un jour de vacance vous en ouvre la porte.

Et comme tout s'équilibre en ce monde, les ouvriers, les employés et les petits bourgeois de province faisant l'opération inverse de celle des Parisiens, affluent dans la capitale désertée de ses habitants : de sorte que les gargoniers, les marchands de vin et les débitants de bière n'y perdent rien.

Le centenaire de Michelet a été annexé à la fête du 14 juillet, bien que Michelet soit né en août 1798 : singulière façon d'honorer un historien que de fausser la date de sa naissance ; il est vrai que Michelet lui-même n'a pas toujours été un historien méticuleux : il considérait les faits et les personnages au point de leur influence sur le sort de l'humanité et sur l'affranchissement des peuples ; son esprit généralisateur, son âme ardente et poétique l'emportaient bien vite au-dessus des menus détails dont, jusqu'à lui, s'était contentée l'histoire. Quoi que Michelet ait écrit d'admirables plaidoyers en faveur des humbles et des opprimés, je ne crois pas que ses œuvres se soient vulgarisées : elles sont trop hautes, trop littéraires et souvent trop paradoxales pour être comprises des esprits simples.

En outre des inévitables harangues, des défilés des écoles, — pauvres moutards ! — et des délégations venues de province, le programme de ce centenaire comportait un numéro alléchant : le couronnement du buste de Michelet par une Muse, une vraie Muse, nommée Muse par le suffrage de ses semblables, à la suite d'un vote féminin qui a donné aux jeunes couturières un avant-goût des joies et des émotions du suffrage universel, réservé jusqu'à ce jour aux hommes, par le fait de nos lois barbares.

Il est probable que cette fille du peuple — Muse ou Musette — n'avait jamais lu une page de Michelet avant son élection ; mais la cérémonie du centenaire ayant été reculée de dix jours, pour cause du mauvais temps, Mademoiselle Curot a eu le loisir de se documenter, ce qui lui a permis, pendant les allocutions, de prendre un air inspiré ou de sourire aux bons endroits. Je souhaite que cette éphémère divinité ne lui ait pas tourné la tête et j'espère bien que, au lendemain de la fête, elle reprendra courageusement son aiguille et ses ciseaux. Ces cabotinages sont hasardeux, et ceux qui les organisent assument de graves responsabilités : n'a-t-on pas vu des reines de mi-carême se suicider par désespoir d'avoir perdu leur trône d'un jour ?

Une autre innovation à signaler dans cet apothéose a été la place considérable consacrée à l'élément musical. Les sculpteurs ayant trouvé un débouché fructueux dans les monuments et les bustes d'hommes célèbres, les musiciens ont pensé qu'on pourrait mettre

ceux-ci en musique aussi bien qu'en marbre et qu'en bronze. En attendant que l'Opéra, ayant fini de représenter intégralement l'œuvre de Richard Wagner — il en est à peine à la moitié — se décide à les jouer, il leur faut bien charmer leurs loisirs, se faire connaître... et vivre. M. Charpentier a eu la chance de faire accepter par la municipalité parisienne une composition fort moderne, si l'on en juge par les indications du programme, mais qui n'est pas autre chose qu'un oratorio : l'art, et surtout l'art musical, est limité par des bornes immuables, et l'œuvre très remarquable de M. Charpentier aurait pu, moyennant quelques modifications, s'adapter à la béatification d'un grand personnage quelconque aussi bien qu'à l'apothéose de l'idéaliste Michelet, transformé en libre penseur par le Conseil municipal.

La grande excursion des Cadets de Gascogne, annoncée pour la première quinzaine d'août, met en effervescence tout le Sud-Ouest. C'est le *Cyrano de Bergerac*, de Eugène Rostand qui a suggéré à cette compagnie sa dénomination qui sonne si crânement. Les Cadets de Gascogne ne forment pas une association régulièrement constituée : c'est plutôt une phalange d'hommes aujourd'hui parvenus à la gloire et à la fortune et qui, il y a vingt ou trente ans, partirent de Toulouse et des environs, à la conquête de la France. Et ils l'ont conquise, elle est bien à « eusses » maintenant. Le vieux sang latin, mélange d'Ibère et de Sarrazin, coule dans leurs veines et pour eux, tout ce qui végète au delà de la Dordogne, n'est qu'un ramassis de Barbares, de lourdauds, parlant des patois épais et désignés pour la servitude ; le soleil du Midi ne les réchauffera jamais : les Cadets de Gascogne leur en ont apporté quelques rayons, en échange de leur admiration et de leur argent ; on leur fit, à ces braves gens du Nord, en les mangeant, beaucoup d'honneur.

J'aurai sans doute, le mois prochain, à revenir sur ces bruyantes solennités.

Juillet est un mois funeste pour la jeunesse française des deux sexes. A l'époque des grandes chaleurs, à la fin d'une année scolaire consacrée à de fébriles études préparatoires, on impose à des milliers de jeunes gens un effort intellectuel absolument disproportionné avec les forces de leur âge. Dans les examens du baccalauréat de Saint-Cyr, de Polytechnique, ce sont toutes les connaissances humaines que doit posséder le candidat, si bien qu'il faut réunir quatre ou cinq examinateurs — on pourrait dire exterminateurs — qui sont eux-mêmes de professionnels puits de science, pour essayer de terrasser cette victime.

Au Conservatoire, il en va de même : on demande, par exemple, à des gamines de quinze ans, qui n'ont assurément jamais pensé ni aimé, d'interpréter sur le piano une austère fugue de Sébastien Bach et une ballade malade et passionnée de Chopin. A l'Ecole des Beaux-Arts, on enferme pendant de longs jours des jeunes gens pour leur faire exécuter un tableau d'après un thème classique, opération dont ils ne comprennent pas la nécessité, étant tous, aujourd'hui, attirés par le plain air et le modernisme et dont souvent ils ne saisissent pas le sens, l'histoire sainte et la mythologie, auxquelles sont habituellement empruntés ces sujets de concours, n'étant plus, aujourd'hui, enseignées dans les écoles.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout cela, c'est qu'on ne peut reprocher à l'Etat cette déplorable multiplicité d'examens. Les vrais coupables ce sont les parents, des braves gens qui, pour la plupart, n'ont jamais « travaillé de la tête », — comme on dit vulgairement, — et qui s'imaginent que la science ainsi conquise et confirmée par un diplôme assurera l'avenir de leurs enfants. Ils les poussent les surexcitent, allument leurs ambitions... Combien, hélas ! y laissent leurs illusions et souvent leur vie !

L'Allemagne entière prépare des funérailles solennelles au prince de Bismarck. Elle les doit bien à celui qui a réalisé la plus profonde de ses aspirations, au fondateur de l'unité allemande. Depuis Richelieu, on ne vit point de plus grand homme d'Etat, d'une volonté aussi tenace, aussi peu scrupuleux sur les moyens d'atteindre son but. La France a le droit de détester sa mémoire, mais elle peut aussi envier à l'Allemagne l'homme qui l'a faite si forte et si grande.

LUTÉCIUS.

NOS GRAVURES

LA MADONE DE PIERO DELLA FRANCESCA

Le Louvre a acquis récemment, au prix de 130,000 francs une *Madone* attribuée à Piero della Francesca. Notre musée national ne possédait pas d'œuvre de ce primitif, qui est représenté dans la plupart des grandes galeries de l'étranger : c'était une acquisition qui s'imposait et que le Louvre a pu réaliser, grâce au concours pécuniaire de la Société des Amis du Louvre.

L'œuvre, placée en pleine lumière dans la petite salle, à droite en sortant du salon carré, est d'une fraîcheur exquise et d'une douceur infinie. Ce tableau avait fait partie de la collection Duchâtel, puis de celle du duc de la Trémoille.

Les spécialistes en primitifs n'acceptent pas l'inscription tracée sur

le cartouche, au bas du cadre de la Madone. D'après eux, l'œuvre serait non pas de Piero della Francesca, mais de Alessio Baldovinetti, son contemporain, maître de Ghirlandajo et de Pollajuolo. Une vive polémique s'est échangée à ce sujet dans les journaux spéciaux.

Mais ici, nous sommes un peu le public et nous considérons que,



« LE PASSAGE DU GUÉ », PAR JULES DUPRÉ
Tableau ayant appartenu à MM. Knœdler & Co., de New-York, et perdu dans le naufrage de « La Bourgogne ».

« l'attribution, » est une question et que la beauté de l'œuvre en est une autre ; et c'est cette dernière qui nous intéresse.

« LE PASSAGE DU GUÉ » DE JULES DUPRÉ

La perte d'un tableau, fût-ce un chef-d'œuvre, compte pour bien peu, en parallèle des centaines de vies humaines englouties en quelques minutes dans un naufrage aussi dramatique que celui de *La Bourgogne*. On ne peut cependant — si l'on ressent l'amour des belles choses — s'empêcher d'être pris de tristesse en voyant disparaître une œuvre où un maître a mis son âme pour traduire un aspect de la nature, éveillant en lui une intime et sereine poésie.

Pour répondre à ce sentiment et pour rendre un hommage à ce grand maître que fut Jules Dupré, nous reproduisons ici son *Passage du gué* qui pourrit aujourd'hui au fond de l'Océan.

Ce tableau revenait des Etats-Unis, quittant la collection de Madame Spooner de San-Francisco, à l'adresse de M. Knœdler et Co ; il était destiné à prendre place dans une des collections importantes de Paris.

Les Compagnies d'assurance paieront la valeur vénale de ce chef-d'œuvre, mais elles ne nous donneront pas un Jules Dupré pour le refaire ! — M.

Les Livres

Canrobert, le héros de Laghouat, de Crimée et de Saint-Privat, n'a pas, à proprement parler, laissé de mémoires, ce qui est fort regrettable. Il semble que cette abstention ait été voulue. Le maréchal était un homme, au point de vue de l'histoire, à la fois très honnête et très avisé ; s'il avait écrit des mémoires il eût été, à chaque page, arrêté soit par des considérations de personne, soit par scrupules de secret professionnel. Mais si sa plume n'a point agi, sa parole l'a remplacée. De longues causeries avec le Maréchal, dont la mémoire était aussi prodigieuse que sa verve était intarissable, ont permis à M. Germain Bapst de nous donner l'équivalent de ces mémoires, sous le titre de *Le maréchal Canrobert, souvenir d'un siècle*. Le maréchal n'ignorait pas le but que se proposait M. Bapst ; il a même, plusieurs fois, révisé et corrigé les notes que rédigeait chaque jour son interlocuteur Madame de Navacella, sa fille, — la vraie fille d'un brave — a communiqué à M. Bapst un certain nombre de notes prises par le maréchal pendant son grand commandement de Lyon, en 1863.

Ce document peut donc être considéré comme revêtu d'une entière authenticité. D'ailleurs le nom de M. Germain Bapst est une sûre garantie.

L'espace me manque pour parler de ce premier volume avec tout le développement qu'il mérite et pour en expliquer le haut intérêt : mais le nom de Canrobert suffit. Je signalerai cependant un point caractéristique de la vie du Maréchal : il était le cousin-germain de Marbot ; dix-sept de ses ancêtres avaient servi sous l'ancien régime ; il avait trouvé, à ses débuts dans l'état militaire, en 1825, nombre d'officiers provenant de l'ancienne armée de Napoléon I^{er} dont quelques-uns avaient pris part à la guerre de Sept Ans. Ainsi, chez Canrobert se résument les traditions guerrières de plus d'un siècle. On comprend, alors, qu'il ait été un des plus nobles guerriers de notre époque.

M. Hugues Leroux vient de réunir en un volume, la série des articles publiés par lui dans le *Figaro* sous ce titre *Nos filles*. « Qu'en ferons-nous ? » dit le sous-titre du livre. Grave question que se posent les pères et les mères et auxquelles l'auteur répond avec une grande élévation d'idées et de style.

On est goethéen comme on est wagnérien, c'est-à-dire intransigeant et incapable de tolérer la moindre critique dirigée contre son dieu. Quel accueil les gothéens purs réserveront-ils à *L'essai sur Goethe*, d'Edouard Rod ? J'avoue que j'en suis inquiet, car j'aime autant Edouard Rod que Goethe, et il me serait pénible qu'il survint quelque désagrément au premier. L'auteur de cette étude fut naguère, si je ne me trompe, un adorateur du Jupiter de Weimar. Mais M. Rod est Genevois, et par conséquent hostile aux engouements, ennemi des fétichismes, guidé seulement par la froide raison. Il a analysé, de très près, avec un microscope de précision, la vie de Goethe et ses œuvres : il y a trouvé des choses qui n'étaient pas très correctes ; il a découvert que ses « femmes », cette adorable et attendrissante assemblée où l'on rencontre Charlotte, Lili, Marguerite, Claire et tant d'autres, ne sont, à la vérité, que ses victimes, allègrement délaissées lorsqu'il en avait tiré le plaisir qu'il en souhaitait et le « document » féminin qu'il pouvait utiliser pour sa littérature. Donc, d'après Edouard Rod, Goethe serait un des plus majestueux et des plus olympiens modèles d'égoïste que l'on puisse imaginer. Mais, n'est-il pas vrai que les conquérants de l'esprit comme les conquérants de la terre ne fondent leur gloire qu'au prix de nombreuses immolations ? Edouard Rod, du reste, hésite à conclure et avoue qu'il « ne saurait » prononcer sur Goethe une de ces sentences qui damment ou béatifient.

Le traducteur de Madame Mathilde Srao — lequel se cache sous les initiales P. B. et cite, dans sa préface, de nombreux extraits de Paul Bourget — nous la présente comme une femme de quarante ans, c'est-à-dire dans la plénitude de ses facultés et munie d'une complète expérience de la vie. Elle a débuté dans le journalisme et a continué

dans le roman, où elle a conquis une célébrité méritée. Certains critiques de ce côté des Alpes et de l'autre l'ont comparée à Zola. Le rapprochement est surtout flatteur pour notre romancier. Dans les œuvres de Mathilde Serao et, notamment dans le *Pays de Cocagne*, dont nous avons à parler, on retrouve bien la description minutieuse des choses chère à Zola, où l'auteur s'attarde pour faire désirer au lecteur le retour aux personnages et à l'action.

Mais avec quelle légèreté de main italienne et féminine tout cela est traité ! Comme chaque touche est à son plan et, lorsque la passion intervient, comme elle est humaine et touchante. Le *Pays de Cocagne* c'est l'ivresse du jeu, du *lotto*, qui affole toute la population napolitaine : et c'est cette ivresse commune au dernier des ruffians et au plus fier et au plus ruiné des grands seigneurs, que nous montre Mathilde Serao. A côté de pages empreintes de sentiments profonds et d'innombrables tendresses, on en trouve qui donnent la vivante impression du cinématographe, avec le mouvement continu de la place publique et le grouillement de la foule. Livre à lire, mais non à feuilleter.

M. Gaston Pinet qui appartient à la grande confrérie des « chers camarades » a rédigé comme un livre d'or de l'Ecole, et sous le titre de *Ecrivains et Penseurs polytechniciens*. L'auteur a voulu montrer que les mathématiques sont plus utiles que la logique et la philosophie pour le développement général des facultés de l'esprit. Ce paradoxe est facile à soutenir, surtout si l'on emploie, dans l'argumentation, les procédés de démonstration scientifiques, qui, par leur apparente précision, en imposent aisément au public. Mais si l'on réfléchit un peu, on constate que les passions humaines, soumises à toutes sortes de contingences et de fluctuations relatives, ne peuvent être réduites à des formules algébriques, si ingénieuses qu'elles soient. Assurément, des écrivains remarquables, de hauts penseurs, d'exquis poètes même, sont sortis de cet établissement ; mais s'ils n'y étaient pas entrés, je crois qu'ils auraient été, tout de même, des écrivains, des penseurs et des poètes : ils étaient « doués » et les études mathématiques n'ont rien ajouté à leurs facultés d'observations ni à leur verve créatrice.

On lui doit toujours un sourire à cette petite *Miquette* de Gyp, quand on la voit apparaître, sous les aspects aussi variés qu'imprévu dont l'auteur sait la revêtir ; elle nous est devenue familière, et nous égayera longtemps encore de ses boutades, de ses caprices, et de son mordant bavardage.

Parmi les innombrables recueils de nouvelles que produit sans relâche la librairie parisienne je signalerai particulièrement le volume de notre collaborateur Adolphe Aderer : *Le Vœu*. Ce sont plutôt de courts romans, très concis, très émus, écrits par un lettré et un observateur, qui connaît sa langue et qui connaît la vie.

Dans *Les Quissers*, M. Georges Beaume nous présente un roman rustique, où brille le soleil languedocien et où se meut tout le peuple bruyant de ce beau pays. Georges Beaume excelle en ces tableaux de son pays natal. Le volume fait partie de la Bibliothèque pour les jeunes filles, éditée par Armand Colin.

De singulières aventures se passent dans la *Rue des Martyrs*, de Maurice Montégut. L'auteur, dénué de préjugés, nous exhibe, en ce volume, un défilé de personnages dotés de moralité douteuse et qui n'ont, pour excuse de leurs malpropretés et de leur veulerie, que leur inconscience. Sont-ce des « tranches de vie » et des « choses vécues » ? Hélas ! Je le croirais volontiers, à en juger par la précision et la netteté du récit, qui donne à l'œuvre de M. Montégut une saveur âpre et particulière.

M. Jean Carol raconte, avec beaucoup d'esprit d'observation, son voyage *Chez les Hova* (prononcez « houe »), et son livre sera recherché par tous ceux qui s'intéressent à notre nouvelle colonie de Madagascar. L'auteur s'est appliqué surtout à nous représenter la psychologie de l'indigène, laquelle, d'après lui, serait complètement différente de la nôtre, et il en fournit maints exemples, souvent comiques et racontés avec beaucoup de verve, notamment dans le chapitre consacré à la femme « houe ».

Alphonse Allais ignore probablement pourquoi son volume est intitulé : *Amours, Délices et Orgues* ; nous l'ignorons également, mais qu'importe le titre, si le volume est gai et si l'on retrouve dans ces pages les étonnantes chroniques de l'auteur, fabriquées à base de « pince-sans-rire » comiques et macabres et qui parfois, semblent de l'Edgard Poë bouffon.

Accords perdus est également un recueil de chroniques, de ces chroniques musicales, où la célèbre « ouvreuse du Cirque d'Été » accumule chaque année, sous une forme fantaisiste et paradoxale, des trésors de fine et savante critique. Il est, malheureusement, à craindre que cette amusante ouvreuse, qui n'est autre que Willy, lequel, s'appelle comme vous le savez, Henry Gauthier-Villars, ne se soit rangée et que nous soyons bientôt privés de ses extraordinaires bavardages.

Le numéro d'août des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche de Chéret pour le *Casino d'Enghien*, que l'artiste dessina en 1890 ; une composition très intéressante de De Feure pour le magasin de nouveautés : *A Jeanne d'Arc* ; une affiche pour la *Grande Tuilerie d'Ivry*, d'après un bas-relief d'Alexandre Charpentier ; enfin, une affiche de Carqueville, pour la revue *Lippincot's*, qui se publie à Philadelphie.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1898-1899 vient de paraître. La nouvelle édition, corrigée et complétée avec le plus grand soin, renferme de nombreuses améliorations. En dehors des adresses des quarante mille châteaux de France et de la classification par départements et par bureaux de poste, on y trouve trois mille notices historiques et environ deux cent cinquante gravures ou vignettes sur bois des châteaux qui, au point de vue architectural, offrent le plus d'intérêt.

Ce recueil qui, aujourd'hui, a sa place marquée dans tous les salons, forme un beau volume de 1,300 pages du prix de 25 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'ART DANS LA MODE

CRÉATIONS DE L'ENTHÉRIC



Chapeau remarqué au Grand Prix : Capeline riz blanc, ornée de plumes blanches, nœud de velours noir. (Peut se faire en toute teinte). — Prix : 80 francs.



Chapeau de Voyage en paille bleu bleu, choux bleus en deux tons, ailes fantaisie. (Se fait en toute teinte). — Prix : 40 francs.



Chapeau de jeune fille en paille riz blanc, nœud taffetas turquoise relevant la passe sur le devant ; la calotte du chapeau est entourée d'une draperie en taffetas turquoise. (Se fait en toute teinte). — Prix : 50 francs.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45 et 11 h. du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 08 du matin, 1 h. 08 et 6 h. 46 du soir.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS AUX GORGES DU TARN

PAR LE BOURBONNAIS

Les Compagnies P.-L.-M., Orléans et Midi organisent avec le concours de l'agence Desroches, des excursions aux Gorges du Tarn, du 13 au 24 août, et du 10 au 21 septembre.

Prix (tous frais compris) : 1^{re} classe, 325 francs ; 2^{me} classe, 275 francs.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'agence Desroches, 21, rue du faubourg Montmartre, à Paris.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co Asnières.



Une Chevauchée DU DERNIER DES COUCY

LE 23 septembre 1375, la cour d'honneur du château de Coucy offrait une animation inaccoutumée. Des chevaliers, venus de tout le pays environnant, y pénétraient joyeux et brillants, la lance haute, l'épée au côté, montés sur leur plus beau destrier, au poitrail ruisselant de pierreries, aux étriers d'or, tandis que chevauchaient gracieusement à leur côté dames et damoiselles, hissées sur leur palefroi, recouvert de draperies d'Orient. Puis suivait un cortège de gens d'armes et de serviteurs, sur des chevaux ou des mulets.

Tandis que l'écuyer tenait la bride du cheval, les gentils-hommes sautaient vivement de leur monture, aidaient les dames à descendre et pénétraient dans la vaste salle dite des Preux, où se tenaient Enguerrand VII, sire de Coucy, comte de Soissons, et son auguste épouse Isabeau, fille du roi d'Angleterre, Edouard III.

Le château de Coucy était, à cette époque, une inexpugnable forteresse et un des plus riches castels de France. Bâti de 1225 à 1230, par Enguerrand III, il est resté longtemps comme un des plus grandioses spécimens de la puissance féodale au moyen âge et ses ruines colossales frappent encore d'étonnement les voyageurs et les archéologues.

Admirablement situé sur une éminence, à vingt-quatre kilomètres de Laon (Aisne), le château commandait tout le pays et avait été construit avec un art admirable de la défense. Le donjon principal était une immense tour de cinquante mètres de hauteur, protégé d'un côté par une chemise de pierre et, dans tout son pourtour, par un chemin de ronde. On y pénétrait par un pont à bascule qui roulait sur son axe et, en se relevant, fermait la porte. Les murs étaient d'une épaisseur telle qu'ils défiaient les engins les plus puissants; ils n'avaient pas moins de sept mètres à la base.

L'intérieur du donjon se composait de trois étages voûtés; le rez-de-chaussée servait d'arsenal; il n'était éclairé que par deux fenêtres placées à une assez grande hauteur. Le premier étage était utilisé pour les provisions de tout genre; il contenait un four à cuire le pain. Le deuxième étage était formé d'une vaste salle dont les chroniques de l'époque citent les magnificences; couverte par une voûte en arcs ogives à douze pans, elle était entourée, à la hauteur de trois mètres, d'un portique muni de

balcons en bois. C'était la salle destinée aux grandes réunions; grâce à son vaste portique, elle pouvait contenir de douze à quinze cents hommes.

« Qu'on se représente par la pensée, dit Viollet le Duc, un millier d'hommes armés réunis dans cette rotonde et son portique disposé comme les loges d'une salle de spectacle; des jours rares éclairant cette foule... Qu'on écoute les bruits du dehors arrivant par l'œil central de la voûte, l'appel aux armes, les pas précipités des défenseurs sur les hourds de bois, certes, on se peindra une scène d'une singulière grandeur. »

En dehors du donjon, le château comprenait quatre grandes tours de trente-cinq mètres de hauteur, de vastes bâtiments d'habitation et une petite chapelle enrichie de statues de pierre et de figurines de saints, et recouverte d'une toiture dorée.

« Il y a un grand nombre de chambres, dit un poète contemporain, décorées d'ornements divers, une cuisine digne de Néron et des écuries disposées pour une multitude de chevaux. Je passe sous silence les nombreux escaliers placés dans l'épaisseur des murs, n'occasionnant aucune gêne et cependant suffisants pour le service intérieur. Je passe sous silence les entrées du château, tellement fortifiées que je ne pourrais les décrire en vers; les souterrains magnifiques où sont cachées les provisions. Dans un lieu profond de quarante marches sont renfermés des vins exquis, couverts entièrement par une voûte admirable; de ce côté est une retraite souterraine pour se dérober aux embûches de l'ennemi. Dans une autre partie du château est un puits à ciel ouvert, sous lequel est creusée une chambre secrète dans laquelle le seigneur de Coucy cachait son or, ses pierreries, et tout ce qu'il avait de plus précieux. »

Tel est le château grandiose, aux proportions colossales, où tout semble fait pour un peuple de géants, dans lequel se pressaient, le 23 septembre 1375, une multitude de barons, comtes, ducs, simples chevaliers, écuyers et gens d'armes, accourus à l'appel du haut et puissant seigneur Enguerrand VII.

Le sire de Coucy était le type, par excellence, du chevalier français. Envoyé à Londres à l'âge de vingt ans, avec d'autres seigneurs de la haute noblesse française, comme otage du roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, il avait fait la conquête du roi et de la reine d'Angleterre qui lui donnèrent, en 1365,

leur seconde fille Isabeau. Il revint avec elle en France en 1368, et, depuis cette époque, avait eu maintes occasions de se distinguer par sa bravoure et aussi par un profond jugement des hommes et des choses.

« Tous ceux qui le voyaient, dit Froissard, le prisait pour les grâces et vertus qui reluisaient en lui, tant pour sa grande sagesse et prudence que pour son éloquence et riche parler, que pour ses vaillances et faits généreux de force et magnanimité incroyable, dont il était admirable à tous. »

Trois heures était l'heure choisie par le sire de Coucy pour la réunion des chevaliers qui avaient répondu à son appel. A



l'heure dite, la grande salle du donjon, dont nous parlions tout à l'heure, était remplie par la foule brillante des seigneurs de tout rang et de tout ordre, au nombre desquels on citait Raoul de Coucy, oncle d'Enguerrand, le vicomte de Meaux, le baron de Roge, Pierre de Bar et des gentilshommes de l'Artois, du Hainaut et de la Picardie, toujours prêts, en ces temps de chevauchées, à mettre leurs bras et leur épée au service des puissants seigneurs du royaume de France.

Enguerrand fit son entrée, suivi de deux de ses écuyers; aussitôt un profond silence s'établit, et sur l'ordre de son maître, un huissier lut à haute voix le placard suivant :

« Seigneurs Gentilshommes,

« Le Roi de France — notre auguste suzerain — m'a donné l'autorisation de conquérir par les armes les Etats du duché d'Autriche, qui me reviennent de droit par ma mère, fille unique du duc d'Autriche, et dont un intrigant s'est emparé à mon préjudice. Je compte sur votre concours pour m'aider à expulser un prince étranger des Etats qui m'appartiennent. Le roi Charles m'a autorisé à enrôler sous ma bannière les capitaines des grandes compagnies, inoccupés depuis la trêve conclue entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ils doivent venir me rejoindre en Alsace avec leurs hommes. Ce sera donc

une armée redoutable que je conduirai contre le duc d'Autriche, redoutable surtout par la valeur des fidèles chevaliers qui m'entourent et qui, en maintes circonstances, ont fait sentir la valeur de leur épée à leurs adversaires. »

Des cris partis de tous les points de la vaste salle s'élevèrent en une immense acclamation : « Vive le sire de Coucy ! »

Enguerrand étendit la main pour réclamer le silence :

« Seigneurs Gentilshommes, vous connaissez mon but et vous connaissez mes droits ! Voulez-vous jurer de me suivre dans cette expédition et de me rester fidèles jusqu'au jour où j'aurai conquis les Etats qui m'appartiennent ?

— Nous le jurons ! s'écrièrent tous les chevaliers en levant la main.

— C'est bien, dit Enguerrand, demain, dans la matinée, nous partirons, et avec la grâce de Dieu, nous vaincrons les ennemis.

— Oui, oui ! Vive le sire de Coucy ! »

Les gentilshommes quittèrent vivement la salle du donjon pour aller donner leurs ordres et veiller à ce que leurs gens soient réunis le lendemain dans la basse cour fortifiée, située en avant du château.

Les expéditions lointaines étaient si communes à cette époque que la campagne proposée par Enguerrand semblait à tous une promenade. Aussi, la soirée ne fut elle pas empreinte de cette tristesse qu'on pourrait supposer de nos jours, et après le repas, servi dans la vaste salle des Preux, un aimable poète, qui fut à diverses reprises l'hôte des sires de Coucy, Eustache Deschamps, déclama des virelais et des ballades.

Dans la cour extérieure du château, les serviteurs et gens d'armes étaient réunis; là aussi — et avec plus d'entrain et de laisser aller — on chantait et on dansait; les jeunes filles de Coucy-le-Château mêlaient leurs rires et leurs chants à ceux des soldats; des baladins faisaient des pirouettes et des tours de force, tandis que dans un coin un troubadour disait des chansons ou récitait des légendes. « Ecoutez, manants et vilains, écuyers et gens d'armes, écoutez, leur cria-t-il, la légende du Rempart fleuri. » Et aussitôt, hommes et femmes de se grouper autour du bonhomme, qui débita une légende célèbre dans le pays :

« Un jeune pâtre conduisait son troupeau sur la montagne qui domine Coucy et, étreint d'une tristesse invincible, il restait plongé dans une morne rêverie, ses yeux fixés sur un point qu'on apercevait dans le lointain : le village de Coucy-le-Château. Là était sa belle, la douce amie de son âme.

« Pauvret, se disait en lui-même le « berger, tu es destiné à mourir de chagrin, desséché comme la fleur d'autonne, car jamais tu ne l'auras, la fille « du riche hôtelier, la belle Blancherette ! « Ah ! Que ne donnerais-je pas pour

« avoir des pièces d'or et d'argent, des perles et des pierres précieuses, et pour les mettre dans son tablier de lin ! Hélas ! tu n'as que le choix entre la triste vie, sans elle, ou la mort, « qui t'affranchira de tes tourments. »

« Et le pastoureau désespéré, s'affaissa sur lui-même et longtemps pleura, pleura; puis songeant enfin à son troupeau, il se levait, lorsqu'une voix douce comme celle d'une jeune vierge se fit entendre : « Cueille-moi » dit la voix.

« Le pâtre resta rêveur. « Ai-je bien entendu ? se disait-il. « N'est-ce pas un effet de mon imagination malade ? Et puis, « cueillir quoi ? » Et il écouta si les mêmes mots ne seraient pas encore prononcés. « Cueille-moi donc », dit encore la voix.

« Cette fois, il ne pouvait en douter; il avait bien entendu. Il regarda autour de lui et aperçut à quelques pas, au milieu des feuilles à demi séchées et jetées là par le vent d'automne, il aperçut, dis-je, une fleur d'une beauté extraordinaire, comme il n'en avait jamais vu. C'était bien de ce côté que la voix était venue.

« Il s'approcha, craintif et émerveillé; doucement il s'inclina et, de ses mains tremblantes, il cueillit la fleur admirable.

« Et aussitôt il se sentit transporté, par une force invisible, à travers les airs et bientôt déposé près de la tour du Roy, au château de Coucy.

« Devant lui, la porte de la tour tourne sur ses gonds; il pénètre dans la salle hexagone du rez-de-chaussée et aperçoit les dalles émaillées de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'opales.

« Il tressaille de joie devant ces richesses inattendues, se baisse, remplit son chapeau de pierres précieuses et se hâte de sortir. A peine dehors, une voix lui dit : « Tu oublies ce qu'il y a de meilleur. » Mais le pâtre, dans sa joie oublieuse, ne comprend pas ou ne cherche pas à comprendre. Il revient, en courant, vers ses moutons; en chemin, n'y tenant plus, il veut compter ses trésors.

« Et tandis qu'il est là, énumérant ses rubis, ses saphirs, ses émeraudes et ses opales, la voix déjà entendue lui dit : « Qu'as-tu fait de ta fleur ? »

« Le pastoureaux s'arrête. Il se tâte, regarde son chapeau, explore ses poches; la fleur n'y était pas.

« Puisque tu as été ingrat, reprend la voix, et que tu m'as abandonnée sur les remparts du château, tu ne reverras plus jamais le village de Coucy. »

« Et plusieurs jours durant, le pâtre erra dans la forêt solitaire, jusqu'à ce que, épuisé, les pieds meurtris, le cœur brisé, il tomba pour ne plus se relever.

« Ainsi mourut l'ingrat berger, pour avoir oublié la fleur qui lui voulait donner la fortune et la femme aimée. »

Mais le couvre-feu a sonné, l'heure du repos est venue; tout dort dans le château et le village de Coucy.

Le lendemain, malgré l'heure matinale, les dames étaient prêtes bien avant le moment fixé pour le départ. La châtelaine de Coucy et ses invitées avaient revêtu leurs plus beaux atours pour venir saluer le chef de l'expédition et ses chevaliers. Enguerrand a baisé les deux mains de son épouse Isabeau et, suivi de ses écuyers et de ses gens d'armes, il est descendu dans la cour d'honneur, où se trouvent déjà les barons, comtes et autres gentilshommes pour la bénédiction des bannières.

L'évêque est sorti de la chapelle, revêtu de ses ornements pontificaux; les bannières s'inclinent devant sa haute autorité; les cors résonnent; seigneurs et soldats, tout le monde baisse humblement la tête devant le prélat, qui lève les mains et lentement, solennellement, appelle les bénédictions divines sur les armes du sire de Coucy.

Les dames ont assisté, de la galerie qui leur est réservée, à cette émouvante cérémonie, et il serait malséant de les oublier, car elles forment un tableau exquis : les unes ont revêtu une robe blanche brodée d'argent, contournée au cou, aux épaules et aux coudes par des filets d'or; d'autres, coiffées d'un petit bonnet jaune orné de boutons d'or, ont endossé une robe garnie d'hermine sur la poitrine; une jeune damoiselle est en drap d'argent sur laquelle est brodé un lion rampant et trois étoiles rouges, qui sont les armes de son fiancé; les perles et les pierres précieuses étincellent au milieu des plus riches parures.

Mais le seigneur de Coucy est monté à cheval, il salue gracieusement de la main la châtelaine et les dames de son entou-

rage; les cœurs émus battent; des yeux s'emplissent de larmes. Le bruit des chevaux, le cliquetis des armes font un instant



diversion à la douleur muette; puis, peu à peu, le silence se fait autour du château; dans la vallée seulement s'aperçoivent encore les casques et les cuirasses brillantes, et les gonfalons agités par la brise. Puis tout disparaît au loin dans la campagne, tandis que quelques dames, debout aux fenêtres, cherchent encore des yeux celui qui emporte leur bonheur et la moitié de leur âme.

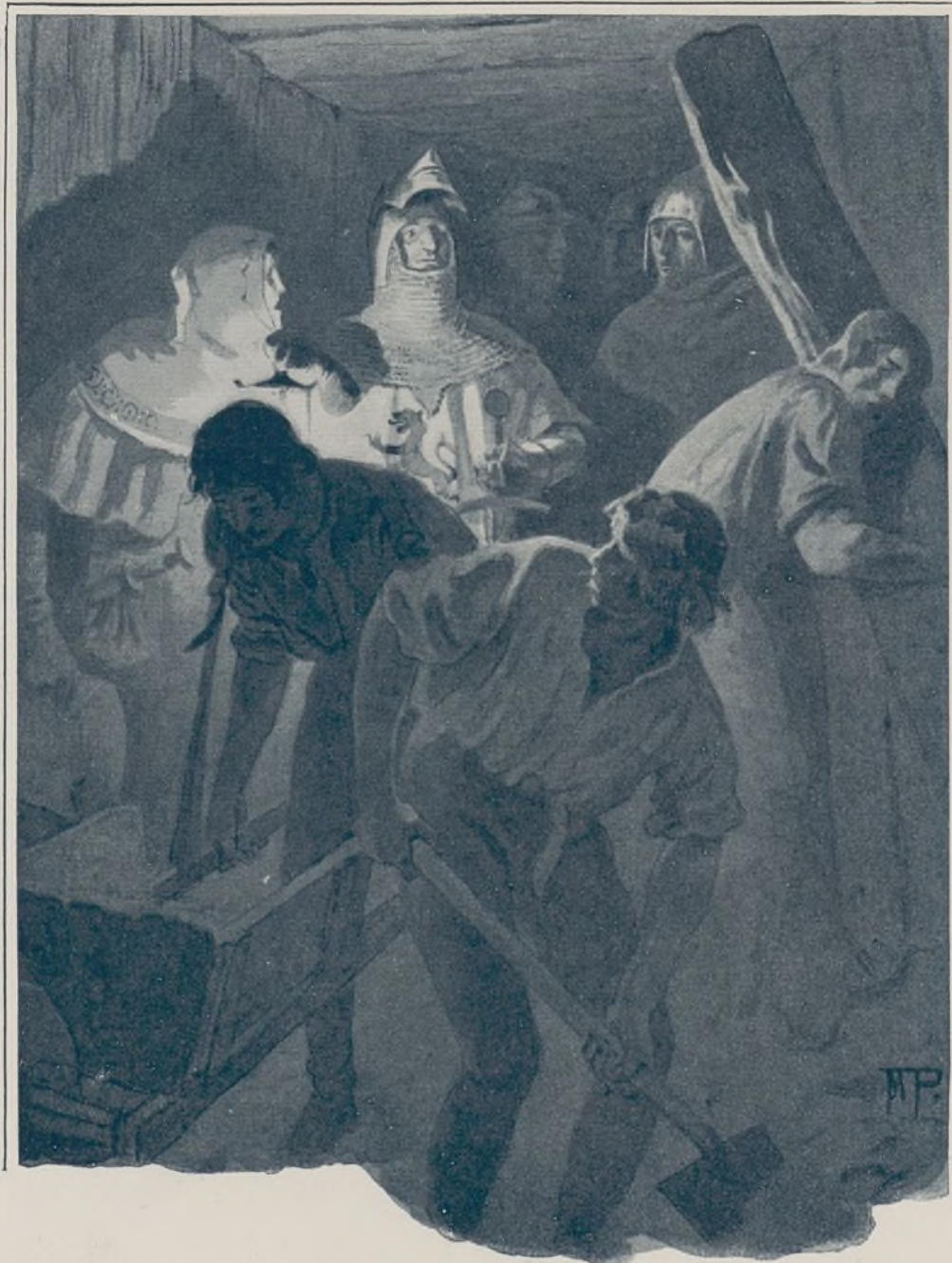
Dans la seconde quinzaine d'octobre, Enguerrand de Coucy et sa petite troupe, composée de quinze cents hommes, arrivèrent en Alsace, où devaient se trouver vingt-cinq capitaines des grandes compagnies, engagés avec leurs hommes.

Ceux-ci s'y trouvaient déjà et avaient commencé leurs déprédations habituelles. Du reste, les chefs eux-mêmes donnaient le signal du vol et du brigandage; l'un d'eux, Arnaud de Cervole, est resté célèbre. Il était mort quelques années avant l'expédition d'Enguerrand, quoi qu'en dise l'historien, M. de l'Épinois, qui le fait guerroyer sous les ordres du sire de Coucy. Mais à défaut de celui-là, d'autres le remplaçaient avantageusement, et bientôt la malheureuse Alsace devint un vaste champ de rapines, où se commettaient mille désordres.

Avec son énergie habituelle, le sire de Coucy eut bientôt rétabli l'ordre au milieu de cette troupe de brigands et, après quelques jours de repos nécessaires pour organiser son armée, il descendit dans la Suisse, dont plusieurs cantons avaient fait alliance avec le duc d'Autriche.

La marche des troupes d'Enguerrand était peu rapide; les routes, étroites et mal entretenues, ne permettaient d'avancer qu'à petites journées, d'autant que l'armée traînait avec elle un matériel considérable. Les mulets chargés des tentes formaient, à eux seuls, un effectif important, mais chaque baron avait, de plus, ses coffres portés par des chevaux et des mulets, remplis de provisions, de vêtements, d'armes de rechange, d'un petit trésor enfin. Joignez à tout cela les retardataires, les malades, les lourdes voitures remplies de femmes, de jongleurs, de baladins, de blessés, et vous aurez à peine une idée de l'interminable série de bêtes et de gens qui formaient l'armée d'Enguerrand.

Chaque soir, à la nuit tombante — et la nuit vient vite en ce mois de novembre 1375 où nous nous trouvons — il faut songer à établir le camp et à dresser les tentes. Au milieu, doit être celle du chef, surmontée de sa bannière. A côté de celle d'Enguerrand est la petite chapelle où les moines célèbrent la messe tous les matins, avant l'heure du départ. Puis voici, en arc de cercle, les tentes des comtes et des barons, faites d'étoffes de soie aux plus riches couleurs; enfin, au loin s'étendent les tentes





des milliers d'hommes amenés par les capitaines des grandes compagnies.

Au soleil levant, les trompettes résonnent et la vie renaît dans la petite armée; les écuyers vont et viennent, donnant des ordres; le moment est arrivé de lever le camp.

L'armée se met en marche, au son des olifants et des tabors, enseignes déployées; des estafettes, montés sur des chevaux rapides, sont envoyés en avant pour reconnaître le pays et découvrir l'ennemi. Tout à coup les éclaireurs ont vu luire les casques et les armures; les Bernois sont là, soutenus par de nombreux chevaliers autrichiens et prêts à livrer bataille. Aussitôt les estafettes repartent au galop de leur monture et viennent annoncer au sire de Coucy que l'ennemi est à une petite lieue de marche. Une heure plus tard, les deux armées étaient en présence.

Enguerrand fait placer ses hommes en bataille sur une longue rangée.

L'avant-garde est choisie parmi les chevaliers les plus réputés pour leur vaillance, car parfois le premier choc décide du combat. L'arrière-garde est une véritable réserve destinée à donner au moment suprême.

Les deux avant-gardes ont marché l'une contre l'autre et une première mêlée s'engage; les deux grandes lignes s'ébranlent bientôt elles-mêmes, tandis que de toutes parts résonnent cors et trompettes, dont les sons se prolongent au loin, répercutés par les montagnes voisines. C'est une immense et sauvage mêlée; une multitude innombrable de combats singuliers où les chefs se cherchent pour montrer leur valeur. Un bruit formidable, formé par le cliquetis des épées sur les ferrures, du bruit des lames, des cris des blessés, des jurons des hommes, des hennissements des chevaux, s'élève et grandit, effrayant et sinistre.

Dans un bois voisin, les médecins ont établi une sorte d'ambulance; c'est là que les moines et les prêtres portent les blessés, soit avec des civières, soit sur le dos des mulets. On étend le blessé à terre, on lui enlève son armure et son casque, on le déshabille doucement; le médecin, penché sur la blessure béante, la lave doucement avec de l'eau fraîche, verse un onguent sur les chairs sanglantes et entoure le tout de bandes de toiles.

Pendant ce temps, la bataille continue acharnée, jusqu'au

moment où, le soleil déclinant à l'horizon, arrête les combattants.

Les Bernois se retirent, non sans avoir infligé à l'armée d'Enguerrand de cruelles pertes.

Le sire de Coucy avait divisé ses troupes en deux divisions; tandis que l'une d'elles continue ses escarmouches dans les cantons de Berne et de Soleure et dans l'Argovie, lui-même vient mettre le siège devant la place importante de Buren, avec le gros de son armée. Il fallut d'abord investir complètement la ville pour empêcher tout ravitaillement et toute communication avec l'extérieur; puis combler les fossés, et pour cela abattre des arbres et transporter d'immenses quantités de terre. Ce n'était là qu'une sorte de prélude au siège lui-même.

Pour escalader les remparts, il fallut construire de hautes et fortes échelles, en assez grand nombre pour que l'ennemi fût attaqué de toutes parts. Une nuit où la lune se montra et jeta une falote clarté sur le camp, on en profita pour amener les échelles et les appliquer sur les remparts. Dès les premières lueurs de l'aube, le signal était donné. Mais les ennemis veillaient. Les soldats assiégés accoururent aux appels des trompettes et brisèrent les échelles avec des grosses pierres, tandis que les archers, à l'abri derrière les créneaux, criblaient de flèches les chevaliers accourus pour tenter l'assaut.



LE SIÈGE DE BUREN (page 148.)

Le sire de Coucy comprit qu'il ne pourrait emporter la place sans le secours du beffroi. Il fit appeler l'ingénieur chargé de cet important service et lui donna ses ordres. Une centaine de charpentiers se mirent aussitôt à l'œuvre ; ils abattirent, dans la forêt voisine, les grands arbres nécessaires à la construction du beffroi, et en quelques jours l'énorme carcasse fut dressée. Elle donnait l'aspect d'une immense tour en bois. La plate-forme, qui était à la hauteur exacte des remparts de la ville, pouvait contenir trois cents chevaliers et cinquante archers ; tout un système de madriers et de leviers la faisaient mouvoir et permettaient de l'avancer jusqu'auprès des remparts.

Les quelques semaines nécessaires à tous ces travaux furent pénibles pour des troupes peu habituées à une inaction d'autant plus dure qu'on était en plein hiver et que d'interminables pluies ne permettaient guère aux soldats de sortir de leurs tentes. Mais une véritable armée de jongleurs, de baladins, de danseurs de corde, de musiciens et de filles venaient jeter leur note de gaieté dans ces tristes et longues journées.

Enfin, le jour vint fixé pour l'assaut. Le gigantesque beffroi, traîné par des centaines d'hommes, s'avança majestueusement. Les assiégés cherchèrent à l'arrêter en accablant les soldats de projectiles ; plusieurs furent blessés ; mais la masse chancelante ne s'arrêtait pas pour cela, et bientôt le pont de bois qui terminait la plate-forme s'abaissait sur les remparts. Les échelles furent aussitôt dressées du côté opposé à l'ennemi ; des archers et des arbalétriers y montèrent les premiers et aussitôt lancèrent leurs projectiles sur les assiégés.

Les chevaliers s'élançent à leur tour, leur longue lance à la main, suivis de leurs écuyers portant de lourdes épées. Avec leur vaillance habituelle, ils se précipitent sur les ennemis, mais ceux-ci, massés en lignes compactes devant le beffroi, résistent et font mordre la poussière aux plus audacieux. Des corps tombent dans le vide, mais d'autres chevaliers accourent, prennent leur place, et la lutte s'engage, implacable et terrible. Enfin, quelques-uns d'entre eux parviennent à faire une trouée dans la masse des ennemis ; le sire de Coucy est de ceux-là ; suivi de



quelques fidèles qui ne le quittent pas, il a pénétré au milieu de cette masse humaine, frappant d'estoc et de taille de son énorme épée. Bientôt la troupe de ces braves s'est accrue ; les ennemis, assaillis de tous côtés, prennent la fuite ; des combats corps à corps s'engagent dans les rues de la ville. Mais les assiégés se sentent perdus, leur chef a été tué ; ils se rendent à merci et l'armée entière d'Enguerrand fait son entrée triomphale dans la petite ville de Buren.

Ce n'est là, en somme, qu'un mince succès. Une partie des troupes du sire de Coucy, commandée par un capitaine des grandes compagnies, est battue à diverses reprises par les Suisses. Enguerrand juge nécessaire de frapper un grand coup, et il se met en marche avec le gros de son armée pour aller livrer bataille au duc d'Autriche ; mais les Autrichiens, qui connaissent sa valeur, préfèrent agir par la ruse ; ils se retirent au milieu des montagnes, brûlant et détruisant tout sur leur passage.

L'armée du sire de Coucy ne trouve plus de vivres ; tous les jours, de nombreux soldats périssent de froid ou de faim, et Enguerrand est forcé de donner l'ordre du retour. Il s'arrête en Alsace, où quelques petits succès viennent le consoler de ses précédents déboires.

Mais il comprend que sa campagne est finie et qu'il ne peut plus rien tenter, au cœur de l'hiver, avec des troupes décimées et découragées. Le 13 janvier 1376, il abandonne les capitaines des grandes compagnies et, accompagné seulement de quelques fidèles chevaliers et de ses gens d'armes, il reprend la route de France.

Quelques jours plus tard, par une triste et lugubre soirée d'hiver, Enguerrand, suivi de ses seuls écuyers, montait, au pas de son cheval fourbu de fatigue, la route qui conduisait au château.

Dans le ciel noir couraient d'épais nuages ; la nature entière était d'une tristesse sinistre et le sire de Coucy songeait

douloureusement aux héros laissés là-bas, en terre étrangère, et son cœur saignait à la pensée de rentrer dans son do-

maine, vaincu et humilié. Mais soudain ses regards se portent sur la silhouette puissante du manoir qui fut son berceau ;



là reposent des êtres chers : épouse belle et aimante, enfants jeunes et caressants, et un éclair de joie et d'espérance a vite chassé les tristes souvenirs. Il est dans la force de l'âge ; son bras est fort, son âme est vaillante et, malgré la tristesse

des choses, l'avenir lui apparaît lumineux et plein de douces promesses.

GEORGES DE DUBOR.

(Illustrations de Marcel Pille).



LE MAGICIEN ET LE DOUANIER

P. TOUSSAINT



Copyright 1897 by Jean Doussod, Manzi, Joyant & Co.

TU VAS TATER DU MARTINET!

Ayuntamiento de Madrid



AYUNTAMIENTO DE MADRID





ATHÈNES S'AMUSE



British Museum.

Aux flancs de l'Acropole se sont déchirés les premiers brouillards du matin : lambeaux de gaze rosée par le soleil et flottant au gré de la brise, dentelles transparentes dont les mailles s'élargissent peu à peu pour se dissoudre enfin dans l'azur du ciel; Athènes étale aux pieds de la citadelle le fouillis de ses temples, de ses places, de ses maisons aux toits multicolores disposés en terrasses.

Aussi loin que peut s'étendre la vue, sur l'Agora, au Céramique extérieur — les Tuileries d'alors — puis, au delà sur les routes du Pirée et d'Eleusis, à travers les champs de vigne et d'orge, à l'ombre des oliviers et des platanes, une foule nombreuse et bigarrée déroule ses anneaux, s'entasse aux carrefours. C'est tout un amalgame très gai de robes blanches, vertes, rouges, un bourdonnement confus d'êtres en liesse, une rumeur de joie sans cesse grandissante que déchirent les appels stridents des hirondelles nichées sur les Propylées et le Parthénon.

Athènes est en fête! Athènes s'amuse! C'est aujourd'hui le premier jour des Dionysiaques, fêtes consacrées à Bacchus; elles coïncident avec le retour du printemps; c'est en somme la fête des Fleurs... mais sans victimes du Devoir, car il ne faudra pas compter comme telles les quelques vieillards avinés, écroulés dans les carrefours, malgré les objurgations des archers scythes, dignes ancêtres de nos modernes « sergots ».

Car nous sommes au temps de Périclès, ne l'oublions pas. Évoqué, évoqué! Bacchus est roi. Royauté populaire et fêtée, Zeus sait combien! La vigne pousse? une fête; la vigne fleurit? une autre fête; mêmes cérémonies à la première grappe, à la première cuvée. Au total, quatre fêtes rien que pour le dieu du vin. Ajoutez à cela que chaque divinité reçoit semblables hommages, aux diverses manifestations de la nature, — que les jeux Olympiques reviennent périodiquement — que chaque anniversaire, chaque victoire amène sa petite fête spéciale; et voilà les joyeux Grecs, dès le début



Musée de Berlin

X. 25

de l'année, avec la perspective d'un calendrier plutôt rempli. D'ailleurs les fêtes grecques, si populaires qu'elles paraissent être, gardent toujours un caractère non seulement religieux, mais encore artistique. A côté du plaisir des sens, les jouis-



Cabinet des médailles. — Paris.

sances de l'esprit. Le peuple d'Athènes, peuple épris du beau sous toutes ses formes, tenait à honneur d'associer la question artistique aux manifestations de la joie populaire. Et quoique nous soyons dans le siècle du progrès — car nous y sommes bien,

n'est-ce pas? et ras le cou — j'ai le regret de constater que les réjouissances de notre 14 juillet paraissent totalement dénuées de cette intention esthétique. Quelle piteuse figure ne fait-il pas cet anniversaire de la prise de la Bastille, comparé aux fêtes de Bacchus, pris de vin, aux fêtes Dyonisiaques! Voyez un peu ce que notre moderne Bouvard offre à tous ces bons Pécuchets de Paris et de la banlieue: une revue, un feu d'artifice, une représentation gratuite et le libre exercice des tirs et des chevaux de bois. Parisien, mon ami, on te gâte!

Passons à Athènes maintenant.

Le matin, concours de tragédie et de comédie. Euripide et Aristophane sont au programme. Après le théâtre, les courses de chars. La soirée est remplie par les nombreux banquets que les riches Athéniens offrent à leurs amis. Enfin, dès les premières heures de la matinée jusqu'au coucher du soleil, quelquefois même bien avant dans la nuit, le cortège de Bacchus parcourra les rues et les carrefours de la ville en fête, les bois des environs aux recoins mystérieux tapissés de mousse, le cortège de Bacchus représentant la conquête de l'Inde par le dieu, avec sa bande de satyres, de nymphes et de bacchantes, dans une orgie de costumes, un déchaînement d'imprécations et de cris, l'écheveau désordonné d'une foule trépidante et hurlante.

De toutes ces distractions, la représentation théâtrale est certes la plus goûtée des Athéniens et des étrangers. On y accourt des quatre coins de la péninsule; on part la veille pour arriver à Athènes au petit jour et ne pas être dans les derniers à escalader les gradins du théâtre. La route est longue? Qu'importe! Un air de flûte charme la solitude, éveille les divinités champêtres assoupies au fond des bosquets et au bord des sources. Et sous le sourire amical de la bonne lune, le ruban poudreux de la route qui s'allonge à perte de vue s'argente des brouillards de la nuit et se diapre de l'ombre tremblotante des mélèzes et des oliviers. Ce n'est pas tous les jours que l'Odéon ouvre ses portes à une tragédie (ne perdons pas de vue que nous sommes au temps de Périclès)... Aussi voyez comme

notre Athénien marche d'un pas relevé et vainqueur. Mais son chien s'est arrêté, exténué, l'œil inquiet et semble dire: « Ah ça, on n'arrivera donc jamais! Dieu que c'est loin l'Odéon! »

..... Quelle foule, quelle cohue, quelle queue devant le portique d'entrée!

Il n'en coûte d'ailleurs que deux oboles pour applaudir les plus fameux auteurs, les acteurs les plus renommés; deux simples oboles pour avoir non pas une contre-marque poisseuse et noire, mais une rondelle de cuivre



Cabinet des médailles. — Paris.

finement ciselée représentant d'un côté la façade du théâtre et de l'autre rappelant la date de la solennité littéraire. Un coup d'œil dans la salle avant la représentation. Vingt mille spectateurs s'écrasent sur les gradins construits au flanc de la colline. Comme on commence par la tragédie, les belles Athéniennes, les vertueuses matrones se sont fait précéder d'esclaves porteurs de

coussins aux riches couleurs; elles partiront quand commencera la comédie dans la crainte de sentir leurs chastes oreilles écorchées par la verve grossière et les plaisanteries pimentées d'Aristophane, et céderont la place aux hétaires que ces excès de langage ne sauraient effaroucher.

Sur la scène, le classique décor: un palais ou un temple. Mais pour permettre les changements à vue, les décors sont appliqués sur des montants triangulaires, tournant sur un pivot de telle sorte qu'un descôtés du prisme soit toujours face au public. Comme toile de fond, le plus bel horizon du monde que, malgré tout leur talent,

Carpezat et Jambon ne sauraient faire oublier: les eaux bleues du golfe, sillonné par le vol blanc des oiseaux de mer et des voiles.

Les juges du concours sont à leur poste; le héraut annonce le commencement de la représentation.

Et quel bon public! vibrant avec le poète, s'identifiant à l'action, jouant en quelque sorte son rôle comme le chœur qui en est d'ailleurs l'interprète. Et au-dessus de tout ce frémissement de la foule attentive et passionnée s'élève discret et plaintif le chant mélancolique de la flûte qui accompagne les vers, les scande, véritable adaptation musicale, tellement fondue dans le rythme du vers qu'elle semble en être la nécessaire harmonie.

Les deux tragédies soumises au verdict des juges sont terminées; ceux-ci prêtent serment, délibèrent et rendent leur décision bientôt proclamée à haute voix par le héraut. Cette façon de procéder ne devait pas manquer d'une certaine solennité, d'une imposante grandeur. Et, tout sentiment d'orgueil mis à part, combien expéditive et combien pratique! Plus de comité de lecture, plus d'attente



Musée du Louvre.



Coll. van Branteghem — Bruxelles.



Musée de Naples.

vaine, plus de courses inutiles à la recherche d'un manuscrit « qui a toujours été déposé à votre nom chez le concierge du théâtre » et qu'on ne revoit jamais! Enfin, suprême joie, même la pièce fût-elle exécutable, on était joué! Ne fût-ce qu'une fois, c'est toujours ça et comme dit une chanson qui n'a rien d'athénien « ça fait toujours plaisir! »

Il est vrai de dire que je plaide ici la cause des auteurs et non celle du public, car s'il fallait lui soumettre même gratuitement l'audition des manuscrits qui s'entassent dans les directions, malheureux public! tes nuits même n'y suffiraient pas.

.... En même temps qu'il proclame le résultat du concours, le héraut jette aux quatre coins de l'amphithéâtre le nom du poète victorieux. Alors les acclamations redoublent. « L'auteur! l'auteur! » Et le poète est présenté au peuple, le front orné de lauriers et de bandelettes. Point de droits d'auteurs : pour les uns, la Gloire d'un jour ; pour les autres, tels qu'Euripide et Sophocle, l'Immortalité!

Il serait curieux de rester au concours de comédie et d'applaudir Aristophane ; mais grâce à l'auteur de « Lysistrata », nous pouvons maintenant nous faire une idée de ce que pouvait être la comédie grecque, dépouillée brutalement des sous-entendus qu'exige à notre époque le respect dû aux spectateurs. Puisque les « belles et honnêtes dames » du Tout-Athènes quittent leurs stalles de marbre, faisons comme elles et suivons-les au Céramique extérieur. Nous tombons alors en pleine foire. Autour des acrobates et des baladins se bousculent, les yeux grands ouverts comme des coupes, des bandes d'enfants.

Eux aussi, les bambins ont leur part de réjouissances. La tragédie n'a pour eux que peu d'attrait, et sous la conduite des nounous (les nounous du Céramique ! un joli pendant aux nounous de nos Tuileries), ils courent de tréteaux en tréteaux en se tenant par la main. Les farandoles s'organisent et se déroulent à travers les groupes. Gentils à croquer, ces marmots aux mollets nus et impatientes, dans un envollement de tuniques roses, aux cheveux bouclés maintenus par les bandelettes.

Dans leurs danses, ils ont déjà la grâce innée d'une race heureuse de vivre, ignorante des durs labeurs et des lourdes tâches, et le charme de l'enfance ajoute encore à l'harmonie naturelle de ces petits corps, entraînés dès le jeune âge aux exercices de force, de grâce ou d'adresse. Et puis ils sont si drôlets avec leurs costumes en tous points semblables à ceux des grandes personnes ; on dirait des poupées vivantes, telles les petites filles bretonnes habillées de nos jours, dès leurs premiers pas, comme elles le seront plus tard, et pendant toute leur vie, aux jours de noces, de fêtes et de deuil.

Un remous se produit dans la foule. Les archers font faire place pour permettre aux amateurs de luites hippiques de se rendre au cirque. Et ils sont nombreux, je vous en réponds! Malgré leur grand nombre, ils trouveront facilement place dans l'immense fer à cheval que forme le stade Panathénaique. Courses de biges et de quadriges auxquelles sont engagés les « cracks » les plus renommés parmi les chevaux thessaliens : crinière taillée en brosse, membres fins, croupe arrondie et luisante, le type,



Musée de Naples.

à peu de différence près, du cob irlandais....

Le jour commence à baisser. Il serait peut-être temps de regagner son logis (car, dès la première heure, tout Athènes est

dehors); mais pourquoi rentrer? « L'air est pur, le ciel léger », une atmosphère de joie, grise hommes et femmes et fait oublier les fatigues. Voici justement que débouche sur l'Agora le cortège de Bacchus, en marche depuis le matin. Quels cris, quel vacarme, quel décor! Couverts de peaux de bêtes, couronnés de lierre, voici venir les faunes, thyrses en main. Leurs masques grimaçants poursuivent les bacchantes échevelées autour des brancards surchargés d'énormes cruches fleuries, toutes mousseuses des plus fameux crus. Puis ce sont les satyres drapés dans une peau de bouc et soutenant difficilement des figurants costumés en Silène et grimpés sur de petits ânes. Les dieux Pans leur font escorte et servent d'échansons à un cavalier mythologique dont de trop fréquentes libations découragent l'équilibre. Des boucs enrubannés, consacrés à Bacchus et inquiets du sort qui les attend sont difficilement remorqués par les sacrificateurs. Le cortège est enfin terminé, singulier contraste, par des

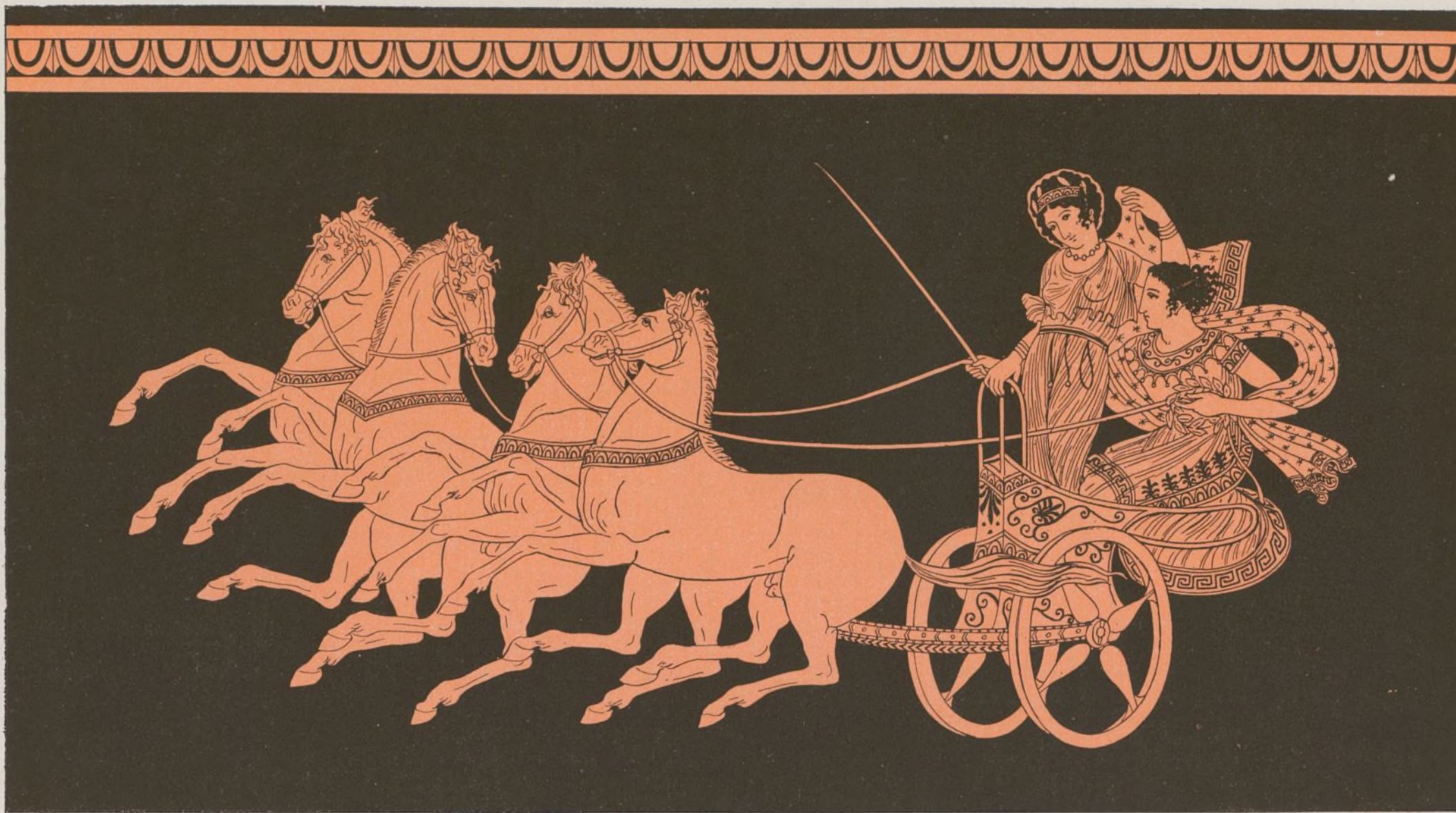
chœurs de jeunes filles vêtues de blanc, et choisies parmi les plus jolies et les plus sages de la ville. Elles marchent pudiquement, les yeux baissés, chantant les hymnes en l'honneur du dieu, étrangères en apparence, à cette licence effrénée des satyres et des bacchantes. Sur leur tête recouverte d'un voile se balancent des corbeilles d'or remplies de fruits nouveaux. C'est la Jeunesse qui passe dans ce qu'elle a de plus pudique et de plus charmant; c'est le discret triomphe de la Femme, insouciant de la multitude avinée, toute entière au culte dont elle est la douce et chaste prêtresse.

Aux carrefours, le cortège s'arrête; sur des tréteaux en plein air, tour à tour un poète se détache et chante la gloire du dieu. Les strophes enflammées provoquent l'enthousiasme des auditeurs: « Évohé, évohé! » reprend le chœur. Et les tympanons de résonner de plus belle pour accompagner le refrain. La foule difficilement contenue par les archers s'entasse sous les portiques, escalade les appuis et les margelles, se presse sur les toits plats des maisons qui forment autant de terrasses d'où pleuvent sur le cortège les couronnes et les fleurs, les quolibets et les lazzis.

Voici le soir; la procession n'a pas encore terminé son parcours. De toutes parts les torches s'allument; les lampes garnissent les terrasses. Aux premières lueurs, les serpents dont les bacchantes encerclent leurs bras dressent la tête et sifflent. La fureur orgiaque est à son comble; une sorte de délire furieux secoue toute cette multitude. « Évohé, évohé! » Et l'on sort par l'une des portes de la ville pour s'égarer et se poursuivre dans les bosquets de mélèzes et d'oliviers à la lueur des torches. La bacchanale va durer toute la nuit, jusqu'à ce que dieux et déesses satyres et bacchantes tombent sur le gazon, exténués, affolés dans un dernier spasme d'ivresse! Que devient à ce moment le chœur des jeunes filles? Les torches de Bacchus n'ayant rien de commun avec le feu des Vestales, j'espère pour leurs familles qu'on se hâte de les rentrer au plus vite dans le gynécée. Ce n'est pas sans résistance de leur part, croyez-le bien. Il ferait si bon, aux dernières lueurs du crépuscule, de danser sur les dalles du Céramique ou de l'Agora! Des orchestres en plein vent vous y convient, et sur le poli du marbre, les pieds auraient beau jeu à esquisser quelques pas de cette danse grecque si gracieuse et si chaste! C'est un balancement imperceptible des hanches dans le flottement de claires étoffes, une suite de glissades sans que



Musée de Naples.



British Museum

le talon quitte le sol, quelque chose comme une danse impalpable d'ombres blanches et souples, une danse d'Elfes un soir au clair de lune.

Croyez-vous par hasard qu'avec la dispersion du cortège de Bacchus la fête soit terminée? Détrompez-vous. Pour les gourmets et les francs buveurs, les religieux buveurs pourrait-on dire, elle ne fait que débiter. Une petite fête si bien commencée ne saurait se terminer sans une franche lippée, une de ces magistrales beuveries dont le dieu fêté doit se réjouir dans le coin de son nuage.

Un an à l'avance on a fait les invitations; un an à l'avance le chef s'est occupé du menu, le sommelier de la cave. Enfin le grand jour est arrivé; tout le monde est à son poste à l'heure dite. On voit chaque invité arriver successivement, suivi de son domestique, de l'esclave qui le servira pendant toute la durée du repas. Les femmes et les enfants ne sont pas conviés à ces orgies gastronomiques. La plupart du temps ce ne sont que des diners d'hommes, diners de corps, de cercle, auxquels cependant l'amphitryon ne dédaigne pas d'inviter les hétaires les plus renommées, pour le plus grand plaisir de ses convives.

Deux par deux, ou trois par trois, on prend place sur les lits, véritables objets d'art drapés d'étoffes précieuses. Et c'est alors le défilé des hors-d'œuvre, des huîtres, des poissons et des viandes; en général deux services, le second composé uniquement d'entremets, de fruits et de friandises. Chose singulière, on boit peu pendant le repas, et Bacchus aurait tous droits de froncer le sourcil devant cet outrage à son culte. Mais il connaît les usages et c'est le cœur épanoui d'aise et de fierté qu'il attend le moment solennel du *symposion*.

Chaque convive doit boire à un signal convenu, et reposer sa coupe sur l'ordre du roi du symposion, suprême arbitre et

maître de la cérémonie. Les coupes d'abord exiguës s'agrandissent peu à peu avec la qualité des vins; les meilleurs crus

dans les plus grands vases. O sagesse! Après chaque lampée, le même refrain est repris en chœur: «Bois ou va-t-en.» Et comme personne ne s'en va et comme tout le monde obéit, il s'ensuit que vers la dixième strophe les têtes doivent être plutôt lourdes, et les langues volontiers pâteuses.

Pour graduer les effets du vin et ne pas laisser la bonne volonté des fervents de Bacchus, le roi du symposion permet une certaine trêve. Place aux nombreux bateleurs,

jongleurs, faiseurs de tours qui attendent un ordre de l'amphitryon pour entrer dans la salle du festin. Les joueuses de flûte ne seront pas oubliées dans la petite fête, soyez-en sûrs.

Elles étaient tout à l'heure au Cérāmique, un brin de myrthe entre les dents, dans l'attente de la fortune. A un signe de l'intendant, elles ont jeté le myrthe à terre et sont toutes accourues. Acrobates pour la plupart, elle se jouent des difficultés et des dangers; danser sur les mains au milieu d'épées fichées en terre, tirer de l'arc avec les pieds; pour elles tout cela n'est qu'un jeu.

..... Déjà la lune est montée dans le ciel invariablement pur. Par les rues, par les places, dans les carrefours, les groupes chancelants rasent les maisons, s'écroulent devant les portes.

Évo...hé...ohé! Et tous ces disciples de Bacchus, contents de leur journée, fiers de leur ferveur religieuse, tous ces bons frères le cœur en paix, la conscience en repos — peut-être plus fatigués que de raison — croient voir dans un demi-sommeil la blanche Séléne em- l'exemple de tous, exécuter les danses

BERTRAND FAUVET.

(Illustrations de Notor.)



Coll. van Bronteghem. — Bruxelles.



Pinacothèque de Munich.

portée elle aussi par des joueuses de flûte.



L'Eternel Pèlerin

L'ORPHELIN demandait, un jour, à la vieille mendiante, qui l'avait élevé, pourquoi il ne portait qu'un seul nom, comme les enfants trouvés; Mac'harit leva sa tremblante main ridée vers le ciel, traçant une longue ligne sur le couchant :

« Arzur ! prononça-t-elle de sa rauque voix de prophétesse, c'est le plus beau nom de notre race... »

Sur son enfance abandonnée, voilà tout ce qu'il recueillit de la pauvre démente ; et de celle-ci, d'ailleurs, personne ne savait rien, hormis qu'on la disait la fille d'un célèbre chouan. Aussi loin que se fixait sa mémoire de petit indigent, il se revoyait, dans un cimetière de paroisse, quelque soir d'été ; Mac'harit le retenait par une main, elle-même couchée sur un tertre encore récent ; de l'autre main, l'enfant caressait un chêne nain poussé sur la tombe ; et son âme encore obscure s'égarait, pendant que l'étrange dormante balbutiait la chanson de ces arbustes chétifs qui poussent empoisonnés au cœur des morts.

Cette inquiète vision s'était ensuite répandue sur toute sa vie. Il avait longtemps marché comme dans une lumière de crépuscule, pareille au jour incertain de ces grands bois où la folle de Tréguier s'était cachée obstinément, à la suite d'un deuil inexplicable. C'est dans la solitude que fut éclose ainsi l'intelligence du triste Arzur. Bien des fois, les passants s'arrêtèrent au bord des futaies, surpris d'entendre en quelque clairière des voix qui se répondaient confusément, un dialogue de femme et d'enfant : c'était Mac'harit qui transmettait à l'orphelin, en des phrases rythmées comme de la poésie, les notions premières sur la nature dont elle avait eu l'intuition.

Bientôt elle éprouva que sa fin, à elle aussi, était proche ; et elle se rendit au tombeau du fermier. Mandé pour cette suprême visite, le fils de Trégloz, médecin à la ville, accourait au moment où s'éteignait la *batteuse-de-chemins* ; elle n'eut que la force de lui confier un paquet de papiers sans ordre, en invoquant dans un regard la pitié du jeune homme sur l'enfant, assis sur cette mousse funéraire, qui restait seul au monde. Et le jeune médecin d'emmener cet enfant, avec bonté, sans lui révéler — jamais — qu'il

était le fils naturel du fermier Trégloz et de cette Marguerite de Coatmeur. Grâce aux observations consignées dans son testament par la vieille visionnaire, le médecin de Tréguier parvenait à la gloire dans Paris ; les guérisons qu'il opérait, par la simple hygiène, étaient tenues pour des miracles. Était-ce la seule reconnaissance qui le porta dès lors à veiller, sans un oubli, sur l'éducation du pauvre petit Arzur ?

La semence, du reste, ne tombait pas sur une terre stérile.

Cet infortuné, ramassé près d'une tombe, était une créature de prédestination. Avec une assurance particulière, Trégloz lui disait quelquefois :

« Ton nom d'Arthur est le symbole de nos espérances celtiques... »

C'était à peu près le mot de Mac'harit. Et la ligne que la main de la voyante traça dans le ciel, un soir, tout le long du couchant, reparaisait alors au fond de son œil ébloui ; Arzur penchait à trouver en ces choses de rencontre un sens prophétique.

Il avait un cœur de flamme; l'âge pouvait le couvrir de cendres, jamais en éteindre le feu. Ce n'était pas en vain qu'un double sang battait dans ses artères; descendant des Coatmeur et fils d'un paysan breton, il l'était bien à la fois; ne devant pas, ainsi qu'aux temps chevaleresques, vivre d'héroïsme, il restait du moins, comme le fut son père Trégloz, prompt au rêve et armé pour l'action.

Le testament de Mac'harit contenait ce passage curieux: « Comme ma mère et comme sa mère également, je n'ai engendré que vers l'âge fatal, après quarante ans; chacune d'elles n'eut qu'une fille. Il en résulte que l'enfant né de mes entrailles sera grand, pourvu que son destin ne soit pas contrarié: car le trésor de ces longues virginités échoit à la troisième génération. »

L'ancien docteur trécorrois n'était plus accessible aux superstitions d'une vieille femme; mais ce pronostic présentait, sous une forme d'hérédité, certaines apparences scientifiques: le plus sceptique n'eût-il pas tenu compte de pareilles indications? L'évolution annoncée par la vieille prophétesse, le tuteur du fils de Mac'harit n'était pas homme à la négliger; il assistait, intéressé plutôt, à l'éclosion de ces promesses.

Arzur avait accompli, jeune encore, le cycle des connaissances humaines; son vaste esprit était d'une culture parfaite. Il en arrivait à ce carrefour de routes, inondé de soleil, où le plus confiant fait halte, avant de courir le monde. Lui n'écoutait, d'instinct, que les voix intérieures; or, sur une fin d'été, elles devinrent impérieuses.

A ce déclin de l'année, le soleil, déjà penchant vers le sud-ouest, se couchait dans une gloire. Arzur eut soudain, à cet aspect du ciel dont il aimait le spectacle, le sens des grandes émigrations primitives, et il comprit quels chemins divers furent foulés par la brillante chevauchée celtique, selon les époques et le cours des astres. Ses ancêtres à lui durent, par quelque soir d'été, dresser leurs tentes le long des plages armoricaines; d'autres descendirent plus avant dans l'année, comme plus tard dans les siècles, aux bords moins brumeux de l'Ibérie... La magie de ces légendes enchantait Arzur. Et il souhaita d'entreprendre quelques étapes de la lointaine épopée.

Il s'en va donc à l'aventure, comme une barque au gré des vents, sans égard aux notions acquises ni aux opinions reçues. Son seul guide est le soleil, et il incline avec lui vers l'Océan, ainsi que les grands oiseaux de mer que rappelle à leurs écueils la brise du soir.

Le peuple attribue aux morts, inhumés obscurément, le pouvoir d'amener sur leur sépulture le passant qui, du pays commun, partit à leur recherche. De même, on raconte que le cheval d'un guerrier célèbre, mais tué par trahison, errait un jour dans le bois où périt son maître, lorsqu'il s'arrêta net à un vert tumulus, flairant le gazon et grattant le sol, avec un hennissement lugubre: dessous gisait le héros.

Le sol où passe Arzur, c'est bien aussi celui que conquièrent les aïeux; et il le suit, par divination, parce que l'écho de la même chanson natale flotte toujours dans ses souvenirs. On dit que les pèlerins ne s'égarent jamais s'ils écoutent, vers le soir, la berceuse que modulent les esprits du ciel aux las enfants de la terre.

Cependant Arzur n'est pas sans éprouver dans certaine région que la tradition a été interrompue.

Aussi bien, que de peuples se sont mélangés en cette ancienne Vasconie! Une race en est issue, capable de grandes conceptions, avide de plaisirs et ivre de lumière, la main pleine de promesses et la voix prête aux éclats de la louange, mais le cœur inconstant. On y voit les hommes voler à des rendez-vous, comme des passereaux de l'air; mais ces volcans ne brûlent qu'à la surface, sur cette terre qu'on prétend latine encore et que dore le soleil, Arzur a froid. Et il se hâte vers ces parages d'outre-monts, où l'on prétend aussi, comme en son pays de Bretagne, que l'âme communique avec les hauts lieux par les nuées qui s'échelonnent dans les routes du ciel.

Sur les confins de la Galice et des Asturies, s'allonge une forêt dont il se conte des merveilles. Quelques voyageurs l'ont parfois traversée. Elle est sillonnée par de vagues sentiers et de rares avenues, aboutissant autour d'une montagne qui se dresse, côtoyée de hêtres séculaires, au milieu des taillis; la végétation cesse avant le sommet, qui fut jadis ravagé par un incendie; et sur le plateau s'élève une tour ronde, assez semblable à celles que bâtirent en Irlande les antiques *Fomóré*, depuis les temps reculés, c'est la demeure de quelque ermite.

Le cœur le plus épris hésite au seuil du mystère. Au pied de cette colline légendaire s'éteignent les pas des hommes; un épais gazon en dérobe les abords; tout interdit l'accès de l'invincible solitude. Fermant les yeux comme un naufragé qui plonge à l'abîme, Arzur pénètre dans ce refuge, au hasard de la destinée.

Sous l'entrelacement des hêtres règne un jour singulier, la demi-obscurité des vastes cathédrales quand tombe le soir. Pas un bruit sous cette voûte de verdure; dans la feuillée assoupie, pas un frémissement. Aux invisibles cimes, tout à l'heure, était entonnée pourtant la vesprée coutumière des oiseaux, qui se sont tus soudain. Est-ce que ce silence à présent n'est pas pour trahir le téméraire visiteur?

A mesure qu'il gagne les hauteurs se dissipe l'odeur sépulcrale de la mousse; il respire un éther plus subtil; une lumière pâle circule sous l'épais ombrage, et il pressent qu'une orée des bois est prochaine. Puis les hêtres s'agitent d'un frôlement furtif et au faite de la frondaison se développe un long battement d'ailes; à ce moment, Arzur franchit les derniers arbres de la colline; dans le ciel bleu monte une nuée d'oiseaux, vers la tour ronde, avec des cris farouches: oui, ceux-là vont sans doute dénoncer le profanateur.

A peine a-t-il atteint le plateau qu'un beau vieillard est présent devant lui, debout à la porte de la tour. Affectueux, le solitaire lui offre un bâton, semblable au sien, les deux taillés dans la même branche de hêtre. Deux pierres servent de sièges sur le seuil, où l'ermite fait signe au pèlerin de s'asseoir. Dans la sérénité du soir, d'une voix grave et douce, il demande:

« Est-ce un hasard qui t'a poussé jusqu'à ces sommets, étranger? est-ce le destin qui te mène, mon fils? »

Arzur comprend que toute réponse serait superflue; et il dit simplement: « Je vous écoute. »

Alors, promenant son regard vers des coins particuliers de l'horizon:

« Cette nuit, ajoute le vieil ermite, distingue où se lèveront les étoiles: si tu es fervent, tu liras dans les signes célestes... » Mais il s'arrête, les yeux traversés d'un sourire mélancolique: « Et tu verras, au-dessus de notre mont, le ciel taché de rouge. C'est un témoignage. Quand l'histoire d'une noble nation s'efface de la terre, une destinée la retient et l'écrit là-haut. »

« C'était il y a des siècles. L'étranger occupait les plaines et les vallées; nos aïeux avaient gardé les montagnes. Le conseil des tribus, un jour, était assemblé sur cette colline, à l'abri des bois profonds. Le secret fut-il livré dans une trahison? Les ennemis se glissèrent jusqu'aux sommets; mais au moment de tenir les chefs celtiques et au lieu de les massacrer, les envahisseurs restèrent interdits eux-mêmes, écoutant un immense cri de revanche qui venait d'éclater autour de la montagne; en même temps, le feu prenait dans les flancs boisés, à mi-côte, de toutes parts. Si nos pères eurent le loisir de se réfugier dans cette tour ronde, pas un des étrangers ne sortit vivant de la fournaise allumée par nos propres mains. Depuis, ces hauteurs sont demeurées arides; mais le souvenir du patriotique incendie reluit au firmament, chaque soir. Regarde plutôt, mon fils... »

Voilà que le couchant, en effet, s'est embrasé; un rouge reflet caresse au flanc les nuées endormies à l'entour des hauts sommets; et à ces mêmes lueurs, qui rayonnent dans l'espace, s'illumine aussi le front du voyant...

Lentement il tourne les yeux vers d'autres bords du ciel où passent déjà des souffles moins enflammés; et d'une voix tantôt amère et tantôt apaisée, il ajoute ce récit:

« La fille de la reine Amalasunthe s'appelait Axalane; elle avait un frère, dont le nom ne fut pas digne d'être conservé. Chez nos peuples, c'est une tradition que les femmes deviennent héroïques





lorsque les hommes sont privés de courage, ainsi que le fils d'Amalasunthe. Axalane était un prodige de beauté ; on disait de son regard, qu'il avait retenu, des astres qui rêvent dans la nuit, la douceur mélancolique ; et sa voix était si suave, que le cœur restait tremblant à l'écouter.

« Un soir, elle tombait prisonnière des Barbares, près du grand fleuve, là-bas. Mais les lâches n'eurent pas la joie de la souiller ; ayant dit l'adieu — et le regret peut-être — à la vie, elle se jeta dans l'Ebre... La nature a voulu, depuis, perpétuer la mémoire de l'héroïne. Chaque soir, dès que la nuit étend ses voiles d'ombre, les bords du fleuve se revêtent de blancheurs pâles, le deuil des vierges, et des transparences de songe reviennent sur les flots plaintifs... Vois au firmament, à cette heure, cette trainée lumineuse, reproduisant le sillon du fleuve : c'est le deuil d'Axalane qui se porte dans le ciel... »

Au même instant, une large voie stellaire apparaît sur le fond de l'immensité, où se détache peu à peu, comme à l'appel d'un magicien, un cortège de blancs fantômes voilés, les suivantes de quelque âme illustre en ce nocturne promenoir élyséen. Et il semble qu'on entend, à l'extrême horizon, une délicieuse harmonie se répandre, tendre et triste, si frêle que l'on dirait le soupir d'un esprit aérien ou d'une nuée que déchire le vent.

Et le vieil ermite alors : « Si tu as le désir dans le cœur, va, mon fils, vers le fleuve aimé des Celtes où pleurent les mystérieuses jeunes filles. Le monde de l'Invisible se révèle à quiconque fit son vœu ; tu portes en ton âme tes destins secrets... »

La nuit s'est écoulée en ces confidences, une tiède nuit de septembre. A peine Arzur a-t-il quitté le vieillard, que dans la descente, sur les limites du désert infertile, il est arrêté par le murmure d'une eau courante ; une source, jaillie entre les pierres, creuse là une fontaine que les premiers arbres de la forêt protègent du soleil et des ouragans. L'eau limpide l'a séduit aussitôt, et il a bu avidement. Une subite somnolence le surprend ; il se repose sur le gazon, la tête contre la margelle, le bout de son bâton de hêtre effleurant la source.

Est-ce l'eau miraculeuse qui insinue cet enivrement ? où sont-ce les paroles de « l'ancien » qui procurent ensuite de telles visions ? Dans la nue, à travers le feuillage, Arzur aperçoit des oiseaux par légions qui viennent avec une furie de liesse vers la colline ; et puis, sur les grands bois, ils se partagent en masses compactes, comme une escorte. Dans les clartés matinales, alors, se montre un oiseau unique, grand comme un aigle, qui descend à tire-d'aile ; or, plus il approche de la terre, c'est surprenant comme il se transforme, perdant ses proportions, l'aigle devenu un milan, puis un roitelet, qui tourne voletant autour de la fontaine, mais sans un cri, ce petit chanteur des bruyères et des landes. Les deux ailes déployées, il plane maintenant au-dessus des eaux murmurantes ; et son regard se portant sur le pèlerin ensommeillé, voici que ses deux yeux se font ceux d'une femme, qui éclairent soudain un visage d'une beauté accomplie. Et tout le désert est silencieux, sous quelque charme, comme s'il écoutait une incantation... Mais les âmes de passage sont bientôt rappelées. Ainsi l'oisillon s'envole, tournoyant deux ou trois fois comme pour chercher sa route, et il grandit dans les espaces, le roitelet redevient aigle ; lorsqu'il a disparu, là-haut, vers les parages où se lève le soleil, une clameur a été entendue : Arzur ne sait si cet appel est sorti de la nuée qui vient de se fermer, ou si ce n'est pas la plainte de son propre cœur.

Il se lève, comme après un cauchemar dont l'objet s'est effacé au réveil ; l'âme inquiète, le corps brisé, il croit sortir de la lutte avec les anges.

Son bâton, égaré de ses mains, lorsqu'il le reprend, heurte au fond de la source une pierre qui reluit étrangement ; ce sera un souvenir de la fontaine où il goûta les sortilèges : et il ramasse un coffret creusé dans une pierre rare, dont il recherche vainement la secrète ouverture... Tant de prestiges l'ont troublé. Il part, chargé de ce reliquaire, comme s'il avait ordre de porter à quelqu'un sa destinée.

Au sortir de l'antique forêt, Arzur se vit sur un grand chemin, aboutissant à des cités, vers des foules étrangères à l'idéal ; il se détourna. Plus loin, reprenaient les grands bois celtibériques. Il avait l'habitude de ces voies interrompues ; il avait parcouru, en Bretagne, la lande fameuse de Lanvaux, qui coupe

la forêt de Brocéliande et qui mesure trente lieues jusqu'à l'Océan. D'ailleurs, un sort le guidait sans doute.

Dans le bois prochain, un sentier s'est offert, que l'on imaginerait foulé récemment, du moins à des milliers de fleurs encore effeuillées sur l'herbe, répandues comme pour rassurer un visiteur. Cette avenue parfumée conduisait Arzur, lorsqu'il s'est trouvé brusquement devant une muraille de verdure, longue, sans fin, où nulle porte n'était apparente, sous un tapis de lierre. Le tour ne serait donc fini jamais de l'interminable enceinte ?

Mais Arzur s'est alors souvenu de ces légendes où se cachent des manoirs sous le charme ; les portes en restent ignorées, parce que le pèlerin a marché sur l'herbe d'or, celle qui donne l'oubli, et qu'il ne sait plus les paroles saintes pour tirer l'âme de son sortilège. Le vieil ermite, du reste, ne lui a-t-il pas transmis le sens des intersignes ? Et de ce *baz* de hêtre, qui fut plongé dans la source merveilleuse, il a frappé deux ou trois fois la muraille de verdure ; sous le lierre aussitôt une porte de fer a résonné longuement, tandis que derrière ces murs, au loin, a retenti une clameur dont Arzur a tressailli. N'est-ce pas la même plainte, le même appel de femme qu'il entendit déjà, sur la colline à la tour ronde, près de la fontaine des oiseaux enchantés ?

Et l'on dirait que la forteresse mystérieuse s'est ouverte. Là, au bout du sentier jonché de fleurs, n'est-ce pas ? la muraille s'est abaissée comme pour donner suite à l'avenue. Par cette brèche de lierre et de gazon entre Arzur. C'est d'abord un verger qu'il parcourt, d'une prodigieuse fertilité : ces fruits d'or le tenteraient, vraiment, n'était un instinct qui le pousse à se hâter. Ensuite, des jardins à l'infini, où des parfums l'enivrent au cœur de voluptés inconnues... Mais personne encore, pas une âme en ce paradis. Il a cru toutefois avoir entendu, dès son arrivée, des accords lointains, une harmonie, des chants indistincts, quelque prélude sans doute, qui s'est dissipé bientôt. N'ayant jamais appréhendé que l'état d'inconscience, il lève les yeux pour interroger le soleil ; une inquiétude se glisse dans son esprit, lorsqu'il reconnaît au fond du ciel vide ces clartés crépusculaires qui enveloppaient l'ermitage du Voyant.

A cet endroit se dresse une grotte, avec des sièges de granit. Comme l'autre soir, en compagnie du vieillard, il s'assoit sur le seuil, et il examine encore le coffret de pierre : « Si c'était, pense-t-il tout haut, un souvenir de la belle Axalane !... »

Ce nom-là prononcé, les accords et les chants reprennent, comme pour répondre à l'invocation, mais plus rapprochés cette fois, dissimulés derrière cette même grotte. Tout au fond, Arzur aperçoit une porte, qu'il pousse sans effort ; alors il descend une avenue d'une pente douce, au bout de laquelle on devine le château d'où s'exhale cette harmonie.

En bas, se tient une vieille femme, qui l'attendait sans doute ; sans préférer une parole, elle ouvre une poterne ; il la suit dans un escalier envouté, d'où il pénètre dans les antichambres d'un palais. Toujours elle le précède, sans lui accorder le loisir d'admirer ce séjour de féerie. Soudain, après une révérence, elle soulève une tenture et disparaît, le laissant aux portes d'un salon immense, que mille serviteurs, en un moment, ont illuminé. C'est un éblouissement de feux, de glaces, de pierreries...

Une musique éclate. Par trente portes, des couples s'avancent, pour quelque ballet, en des costumes ravissants ; les femmes ont un charme singulier. Seigneurs et dames, tous se rangent autour d'un trône, au milieu de la superbe salle. Une mélodie s'élève, traînante et tendre, comme un air de berceuse ; un cortège de femmes paraît, qui annonce la souveraine, tandis que les hommes, à gauche du trône, tombent à

genoux, les femmes, de leur côté, saluant avec des grâces ineffables.

En sa robe azur pâle, sans un diamant ni un bijou, avec un léger manteau de dentelles précieuses, la princesse est bien reine parmi ces parfaites beautés. Mais elle n'a pas même un regard à l'adresse des seigneurs prosternés là-bas ; elle les a tous asservis, puis elle les a unis avec ces dames de sa suite. L'une d'elles s'approche, baise la royale main et prononce quelques mots humblement ; la princesse fait un signe, et le félon contre lequel est apportée cette requête, se relève aussitôt et sort, chassé du palais.

Resté sur le seuil, Arzur a tout suivi des yeux. Quelles pensées le retiennent à présent ? ne se sentirait-il pas capable d'aller jusqu'à cette adoration ? Au moment où la musique sonne un appel, sans doute pour renouer les couples de la soirée, il entre. A cette vue, un murmure court dans la salle, et tous ces cavaliers s'apprêtent à châtier l'impertinent ; leur colère est au comble quand l'inconnu, comme pour se dégager, soulève son bâton et désigne la reine. Le bois de hêtre a visé la princesse juste au cœur ; elle répond par un cri déchirant : c'est la même clameur, la même voix de femme qu'entend Arzur pour la troisième fois. Et alors il reconnaît aussi en cette reine les traits qu'il a contemplés dans sa vision de la colline.

Quelle émotion le bouleversa subitement ? C'est quelque terreur pieuse, devant le destin qui va peut-être se déchirer. Chancelant, il s'avance vers le trône ; il reste tremblant sous le regard de la magicienne ; avec une douceur infinie, elle l'encourage de ces paroles :

« Quel est ce présent que vous m'apportez ? »

Il offre donc le fatal coffret, qui cède au seul toucher d'une main de femme. Sous la lourde couverture, un livre très ancien était enfermé, qu'elle ouvre au hasard. Elle-même ramenant, pour qu'il s'incline à ses genoux, les plis de sa traîne azurée, elle invite le pèlerin, d'une voix devenue craintive et suppliante :

« Lisez. Là... »

Et sa gracieuse main erre sur la page mystique... C'est l'épreuve du sphinx. Arzur la suit dans une angoisse inexprimable. Puis il se relève, vaincu par le sort, désespéré. Et toutefois l'enchantement l'a enveloppé ; il connaîtra maintenant les tendresses ; sur son cœur roulent amèrement les premières larmes d'amour.

Elle a refermé, avec une compassion douloureuse, le livre de l'éternelle énigme, lisible à celui-là seul qui aura désiré l'unique Idéal. Une dernière fois, il a entendu cette voix divine lui prononcer le pardon et l'adieu :

« Ici, nous menons le culte de la pure Axalane. Mais vous doutiez encore. Au bout de votre pèlerinage, si vous êtes digne de nos mystères, souvenez-vous que l'Enchanteuse n'est pas toujours sans pitié... »

Et un tumulte se fit aussitôt. L'illumination s'éteignit tout à coup. Le soleil levant frappait aux vitraux de la voûte, qui rendirent des sonorités mélodieuses.

La vieille femme reparut et conduisit le triste pèlerin par de longs chemins obscurs.

Quand Arzur revit le ciel, il se trouva sur les rives de l'Ebre. Les vapeurs du matin se dispersaient au-dessus du beau fleuve mêlant encore les transparences du rêve aux lueurs du jour.

Dans les pays celtiques, où se raconte cette merveilleuse aventure, on croit que l'Idéalisme est en marche. Mais l'on ne sait combien de fois les pompiers auront encore refléuri, avant que le roi Arthur soit enfin de retour.

N. QUELLIEN.

(Illustration de Madame Paule Crampel).



CHOCARNE-MOREAU



Copyright 1897 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

L'OCCASION FAIT LE LARRON

1777-1778

DE COSTUMBRES

R

1779-1780



Cliché Alinari.

TAPISSERIE FLAMANDE. — DAVID ET BETHSABÉE (MUSÉE DE FLORENCE).

LE COSTUME FÉMININ

AU TEMPS DES PRÉCURSEURS

RETRACER les mille inventions du génie féminin, le plus souple, le plus fécond, qui soit ici-bas, mais vingt études comme celle-ci y suffiraient à peine ! Le costume ne confine-t-il pas à tout : religion, morale, patriotisme, économie politique, grandes institutions sociales aussi bien que modestes épisodes de la vie de famille ! Les nuances infinies des mœurs ne s'y reflètent et ne s'y cristallisent-elles pas avec une rapidité et une précision à déconcerter toute analyse !

Et puis, en pareille matière, loin de pouvoir donner des leçons au sexe faible, le sexe fort n'a-t-il pas tout à apprendre de lui ! La toilette, c'est l'art par excellence de la femme. Dès l'enfance, elle apprend, en se jouant, à assortir les couleurs ; ainsi nos peintres apprennent, au prix de bien des efforts, à composer une palette. L'art des rappels de tons était familier

aux Ninivéennes et aux Babyloniennes longtemps avant que Zeuxis ou Polygnote en eussent le moindre soupçon.

Mais puisqu'il est reçu que la plus belle moitié du genre humain recourt aux lumières des représentants du sexe barbu, — MM. Worth, Félix, Doucet et *tutti quanti* — quand il s'agit de questions aussi délicates qu'une toilette nouvelle à composer, mes lectrices pardonneront à un archéologue assez osé pour aborder un domaine qui devrait lui être interdit sous la peine la plus sévère ; je veux dire celle du ridicule.

Tout au plus, si en compulsant les annales du passé, je réussirai à poser quelques jalons, à dégager quelques principes. Viser plus haut, serait de ma part, non seulement de la jactance, mais encore de la fatuité.

Mais comment, m'objectera une lectrice, saurait-il être question d'une esthétique du costume, alors que la mode a précisé-



Cliché Alinari.

ÉCOLE FLORENTINE. — LES NOCES DE BOCCACCIO ADINARI ET DE LISA RICASOLI (MUSÉE DE FLORENCE).

ment pour objectif de braver toutes les règles ? Devant ce tyran, on s'incline ; on ne discute pas.

Telle n'a pas été la conviction de mon cher et vénéré maître Charles Blanc. Dans un volume célèbre, *l'Art dans la Parure et dans le Vêtement*, il a essayé de réduire à une demi-douzaine d'aphorismes cet art varié et ondoyant à l'excès qui s'appelle la toilette. C'est ainsi qu'il s'est persuadé que, dans le vêtement des femmes le choix de l'étoffe est la première condition de « cette beauté relative qui est le caractère » ; que toutes les variétés de la toilette peuvent se ramener à trois caractères principaux : la sévérité, la grâce, la magnificence ; que cet art est soumis, comme tous les autres, aux trois conditions invariables du beau : l'ordre, la proportion et l'harmonie.

Charles Blanc se berçait de l'illusion qu'il existe une esthétique du vêtement !

M. Jules Lemaître a été mieux inspiré en nous donnant, le 11 février 1897, sous la forme d'un simple article du *Figaro*, sa Philosophie du costume contemporain ; il y démontre, entre autres, que la toilette actuelle des Parisiennes est l'irréconciliable ennemie de leurs devoirs naturels.

Pour moi, c'est surtout en mettant à profit cette expérience du passé qui s'appelle l'histoire, qu'il me paraît possible, non de rédiger le code de la toilette — me préserve le ciel d'une telle présomption ! — mais de mettre en lumière quelques principes vieux comme le monde et communs à tous les climats, à toutes les civilisations.

★ ★

De quels documents disposons-nous pour reconstituer l'histoire du costume au temps jadis ? Problème plus délicat et plus

compliqué qu'il n'en a l'air. En effet, les vêtements eux-mêmes ayant disparu, à de rares exceptions près, mes confrères, les archéologues, se sont jusqu'ici uniquement attachés aux représentations peintes ou sculptées de ces vêtements, source d'erreurs perpétuelle, comme je vais le démontrer.

Prenons l'antiquité grecque : aucun péplos, que je sache, aucun himation, aucune exomis, n'est parvenu jusqu'à nous. Grande est donc la tentation de consulter les statues, les bas-reliefs, les peintures de vases.

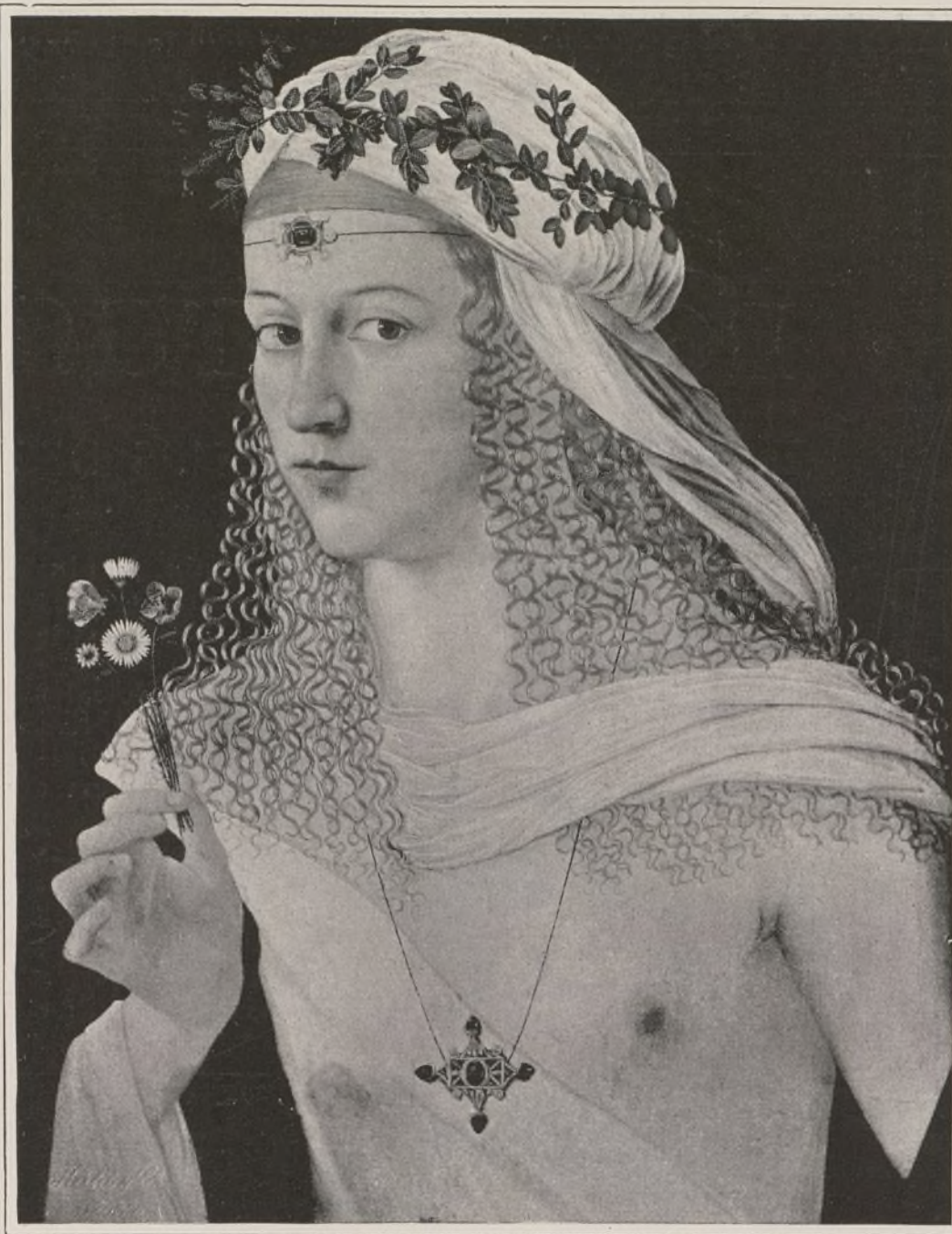
Eh bien, une étude approfondie a amené un des plus savants conservateurs du Musée du Louvre, M. Heuzey, à une conviction pénible : d'après son témoignage il n'a pas fallu moins de deux siècles (en mettant les choses au mieux) aux sculpteurs ou aux peintres grecs pour parvenir à reproduire la souplesse des costumes qu'ils avaient sous les yeux. Il y avait beau temps que leurs mères savaient se draper avec une aisance parfaite, et toujours ces pauvres Primitifs ignoraient l'art de donner à leurs tissus sculptés ou peints, tant soit peu de mobilité ou de légèreté. La raideur, déclare M. Heuzey, était dans la main des artistes, non dans celles de leurs femmes ou de leurs filles, dès lors expertes à toutes les combinaisons de la draperie. Et de même, combien d'années se passèrent avant que ces mêmes maîtres parvinssent à représenter un visage de trois quarts ou un corps en raccourci !

Pareillement, pour le moyen âge, imagiers, enlumineurs, verriers, nous ont transmis en foule des costumes de pure fantaisie. Soucieux d'idéaliser, ils avaient à cœur de créer quelque belle figure, inspirée, éloquente, bien plus que de compiler des archives pour les archéologues de l'avenir.

Cette différence entre les costumes réels et les costumes de convention, tels que sculpteurs ou peintres aiment à les représenter, a depuis longtemps frappé un esprit curieux et ouvert, s'il en fut, un maître écrivain : « Les mêmes modes — déclare La Bruyère — que les hommes suivent si volontiers pour leur personne, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou prévisent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber, dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du peintre, qui ne sont prises ni sur l'air ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère qui font un capitaine d'un jeune abbé, et un matamore d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme, d'une femme simple et timide, une amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scythe, un Attila, d'un prince qui est bon et magnanime. »

Je me résume : ce n'est qu'à l'aide de longs et minutieux

sociologique, comme celui du comte de Chambrun ; des religions, comme celui de M. Guimet ; ou encore le musée de l'Armée, — serait-ce une superfétation que d'ouvrir également,



Cliché Kuhl. BARTOLOMEO VENEZIANO — PORTRAIT DE FEMME (MUSÉE DE FRANCFORT).

un musée du costume, composé de pièces authentiques ou de restitutions dignes de foi !

Mais à chaque jour suffit sa peine : j'ai mission de parler ici du ^{xv}e siècle ; non du ^{xx}e. Revenons à notre programme.

..

L'historien du costume de France, Jules Quicherat, place vers 1340, sous le règne de Philippe de Valois, la révolution qui mit fin à la mode inaugurée, au ^{xiii}e siècle, sous Philippe-Auguste. Désormais, toutes les extravagances se donnent carrière. La confiscation, par le goût flamand, de notre pauvre France du ^{xiv}e siècle, si troublée, si déchirée, et cependant si vivante, puis, plus tard, l'influence d'une reine étrangère, Isabeau de Bavière, telles furent, sans doute aucun, les causes déterminantes de cette dégénérescence. Celle-ci alla au point que les dames du temps de Charles VI rapprochèrent leur costume de celui des hommes, ce qui est l'abomination des abominations. Ne faisaient-elles pas usage de bottes ; ne se coiffaient-elles pas de chapeaux à cornettes et même de chapeaux de fourrure ou de tripes ; ne s'habillaient-elles pas en houpelande !

Pour comble, les hennins font leur apparition, hennins à cornes, hennins à voiles retombant comme une cascade, hennins à voilettes circulaires, avec un voile flottant, hennins à voiles empesés, plus invraisemblables les uns que les autres. La vogue extrême de cette coiffure, la plus haute que l'humanité eût connue jusqu'alors, se place aux environs de 1428.

Par la suite, à l'exubérance du « costume de folie » bon nombre de Françaises se plaisent à opposer une sobriété qui va jusqu'à l'indigence. Placez-vous, au Louvre, devant l'anguleuse Jeanne de Laval, l'épouse peu opulente du bon roi René d'Anjou : quelle sévérité et quelle nudité dans son costume à moitié monacal ! Il n'en va pas autrement de la prétendue Anne de Bretagne, également au Louvre (faussement attribuée à Jehan Perréal). Adieu pour un temps, riches atours et profils pittoresques ! La coiffure, une sorte de capeline, tombant pardessus les oreilles, n'a rien à envier au béguin des nonnes.

Les Flamandes, par contre, affirment un luxe massif, des étoffes lourdes — brocarts, velours, etc., qui, en retombant, forment d'innombrables plis et cassures. Rien de plus disgracieux que les robes portées par les contemporaines des Van Eyck, des Rogier van der Weyden, des Memling : ce sont de vrais paquets. Dans la coiffure, la ligne horizontale remplace presque sans transition la ligne verticale, incarnée dans le hennin : si les bonnets avaient été trop élancés naguère, désormais ils seront trop aplatis. La mode ne vit-elle pas de contrastes ! Il y a d'ailleurs une grande variété dans ces couvre-chefs : les uns ressemblent à des tourtes en voie de s'effondrer ; puis nous avons le fez ou plutôt le bonnet de grenadier, illustré par Petrus Cristus dans un portrait du musée de Berlin (p. 182). Voici deux des chefs-d'œuvre de Jean Van Eyck, le portrait de Jeanne



Cliché Hanfstängl. PETRUS CRISTUS. — PORTRAIT DE FEMME (MUSÉE DE BERLIN).

rapprochements que l'on déterminera, surtout pour les âges quasi-antédiluviens, les caractères véritables de chaque mode.

Au moment où l'on crée tant de musées — pédagogique ;

Arnolfini et celui de sa propre femme. Que la coiffe en linge empesé, à cornes, à ruches et à dentelles, qui recouvre leur tête, est à la fois prétentieuse et archaïque! Et cependant, de ce



Cliché Alinari.

GHIRLANDAJO. — PORTRAIT DE GIOVANNA TORNABUONI
(ÉGLISE SAINTE-MARIE NOUVELLE A FLORENCE).

motif si raide, le XVIII^e siècle tirera ses délicieuses baignolettes!

Dès lors aussi le turban fait florès (peintures de Gérard, David, l'odieux turban auquel Madame de Staël portera le coup de grâce en l'arborant sur son visage hommasse).

Et cependant, ici encore, le goût d'un artiste supérieur suffira pour faire contrepois aux excentricités de la mode. Examinez, dans l'œuvre de Martin Schœn, le vaillant peintre de Colmar, la Vierge folle qui pleure ou plutôt qui pleurniche en regardant sa lampe éteinte : qu'elle est pimpante dans sa douleur. Debout, sur ses patins à talons, se montrant de profil, sa robe relevée par-dessus ses jupons, son écharpe flottant au vent, la tête coiffée d'un fichu, elle essuie d'une main les larmes qui coulent de ses yeux, tandis que de l'autre elle tient la lampe renversée, désormais sans emploi.

★ ★

Comme repoussoir aux modes franco-flamandes, qui finirent par contaminer toute l'Europe catholique, considérons le costume italien, tel qu'il se manifeste à la veille de cette invasion. Il offre autant de simplicité que de dignité et de noblesse. Tel nous le trouvons à Florence, dans la chapelle des Espagnols, tel au Campo Santo de Pise, tel au Palais des Papes à Avignon ; telle nous avons le droit de nous figurer la Laure chantée par Pétrarque. Le corsage enserre la taille, sans l'étouffer à la façon d'une gaine ; la robe tombe avec aisance ; chaste et élégante.

Puis, au début du XV^e siècle, l'Italie subit à son tour le joug gothique. Les costumes se compliquent ; les coiffures hautes et extravagantes font fureur. Parfois le hennin et ses dérivés alternent avec des turbans, plus disgracieux encore si possible. A la longue, la ligne horizontale l'emporte sur la ligne verticale ; de même que les flèches et les clochetons des cathédrales gothiques cédèrent la place aux toitures plates. Le bon goût consiste désormais à éviter les saillies trop prononcées : seule la fameuse Isotta de Rimini et quelques autres excentriques se font raser ou épiler le front, afin qu'il paraisse plus haut, et relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête.

Une analyse tant soit peu détaillée de quelques-uns des costumes représentés par les maîtres peintres du XV^e siècle, les Pisanello, les Piero della Francesca, les Ghirlandajo, les Botticelli, nous initiera, non seulement aux fluctuations de la mode pendant le règne des Primitifs, mais encore à l'idéal que chacun de ces artistes s'en était forgé.

A ne considérer que les dessins de Pisanello, on est tenté de prendre ses costumes, jetés sur le papier par un crayon fantaisiste, pour des rêves d'artiste, sans racine dans la vie réelle. Mais ces prétendus caprices aboutissent invariablement à des figures plus poussées, à de vraies peintures. Tels les costumes du musée Condé à Chantilly et de la collection de M. Léon Bonnat. Ces femmes à longue traines, nous les verrons prendre

corps dans la fresque peinte sur une paroi de l'église Sainte-Anastasie à Vérone.

Ce maître affectionne les broderies plissées, les pendeloques de passementerie, les manches à poignets de dimensions anormales également plissées, tout comme les demi-jupes.

Moins vif et primesautier que Pisanello, Piero della Francesca (1420-1492) a pour lui l'acuité et l'impassibilité de sa vision. Dans ses fameuses fresques de l'église Saint-François à Arezzo, il se plaît à des toilettes passablement compliquées mais d'une grande distinction. Les manches, toujours différentes du corsage et de la jupe et très ornées, sont plus larges d'ensemble et moins ajustées que celles des peintres contemporains ; nous rencontrons bien quelques exemples de manches plates, mais ils sont en petit nombre. Quant aux corsages, ils sont en général unis. Les coiffures se distinguent, non par l'arrangement des cheveux, mais par l'emploi de coiffes d'étoffe. Celles-ci sont tantôt de petites dimensions et, encadrent la tête religieusement, sans laisser apercevoir la naissance des cheveux ; tantôt elles se composent de résilles superbes enserrant tout le système capillaire. Toujours celui-ci manque de fou, d'abandon et demeure correctement tiré. Quelques patriciennes portent de luxueux bonnets d'orfèvrerie.

Tout autre est l'idéal cher à Domenico Ghirlandajo, l'émule de Botticelli. Avec lui nous prenons pied : ce sont de vraies Florentines — des Florentines du *high life* d'alors — qui se prélassent dans les scènes de la vie de la Vierge, tracées sur les murs de l'église Sainte-Marie-Nouvelle. En dehors des groupes vénérables des patriarches ou des saintes femmes, la plupart de ces compositions montrent en effet, très en vue, ressortant sur l'ensemble d'un archaïsme voulu, quelque figure charmante — des portraits à coup sûr — en toilette de l'époque, documents précieux pour les siècles à venir. Aussi ne sait-on pas ce qu'il faut admirer davantage, de l'habillement chaste des saintes — draperies longues, enveloppantes, voiles de tissu léger posés sur les calmes bandeaux — ou de l'artificieuse toilette savamment combinée, propre à faire valoir les charmes de la patricienne — telle la Ginevra dei Benci, — qui obtint qu'un artiste de génie l'immortalisât en lui donnant place parmi des bienheureux ! Toutes ces compatriotes et amies des Médicis s'avancent fières, impassibles, enserrées dans leur gaine d'étoffe, les mains croisées sur la ceinture.

Dans l'exquis portrait de Giovanna Tornabuoni (daté de 1488) que M. Rodolphe Kann vient de conquérir pour notre bonne ville de Paris, les cheveux nattés sur la nuque y dessinent un chignon, tandis qu'ils flottent en ondulations sur les tempes et les joues, longtemps avant que Madame de Sévigné eût mis à la mode les boucles bouffantes. La robe s'ouvre sur une chemisette plissée. Quant au corsage et aux manches, ils sont éblouissants de richesse : des rinceaux, des étoiles, des pointes de diamants, des flammes, des cordons de perles, s'y déroulent noblement, alternant avec des crevés. (p. 183).

Chez Botticelli, le costume a de la fantaisie, du piquant, de



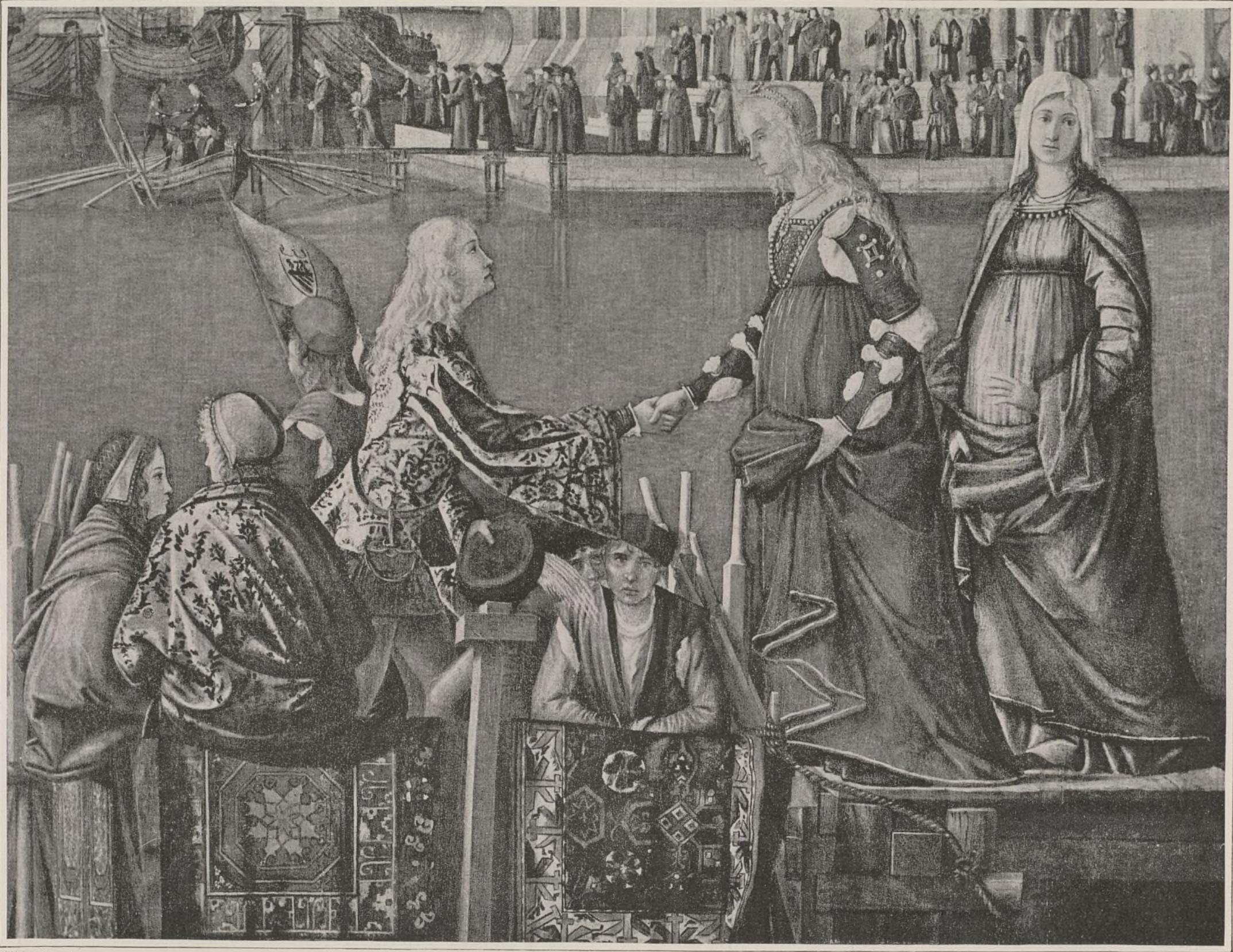
Cliché Alinari.

GHIRLANDAJO. — PORTRAIT DE FEMME (ÉGLISE SAINTE-MARIE NOUVELLE A FLORENCE).

l'imprévu. Mais le grand secret de ce magicien consiste à nous transporter à tout instant sur les ailes de l'imagination dans un

monde enchanté. Ses héros, ses héroïnes, touchent à peine le sol de la pointe du pied. De même, le costume qu'il évoque, plutôt qu'il ne le fixe, est essentiellement idéal ; il comporte des robes flottantes, parsemées de fleurs printanières ; on y sent l'impatience de tout joug, disons de toute mode. Il raffole d'étoffes souples, légères, drapantes ; dans le *Printemps*, on les

croirait transparentes ; le plus souvent elles sont unies ; parfois semées de bouquets peints d'une touche délicate. Si le maître a besoin d'ornements plus riches, il recourt à la passementerie et recouvre certaines parties du vêtement de feuillages qui semblent de velours, comme dans sa *Pallas* du palais Pitti. Ailleurs, dans l'un de ses Anges, il s'amuse à grouper des motifs



Cliché Alinari.

CARPACCIO. — FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE SAINTE URSULE (ACAD. DES BEAUX-ARTS, VENISE).

tirés de la mode régnante : manches collantes à « crevés », armées dans le haut d'un volant assez large, tandis que l'emmanchure est soulignée d'un cordon de perles ; basque au corsage, rappelant les demi-jupes plissées de Pisanello. Sur une chemisette plissée, s'ouvre un corsage, en forme de V, bordé d'un superbe galon. Ailleurs encore, dans le portrait de Lucrezia Tornabuoni, on relève une fort jolie manche bouffante d'étoffe légère, coupée par des entre-deux de dentelle d'un effet charmant.

Si les coiffures italiennes du *xv^e* siècle n'atteignent pas encore à l'incomparable suavité du siècle suivant, par contre on ne les accusera pas de pécher par la monotonie. Jugez-en plutôt : nous trouvons, simultanément ou tour à tour, les bouclés et les mèches ; les bandeaux à la Botticelli, qui donnent à la physionomie une inexprimable expression de candeur, mais parfois aussi de niaiserie ; les nattes relevées sur le front ou sur l'occiput ou retombant jusqu'aux pieds.

Pour couvrir ou agrémenter la chevelure, les Italiennes se servaient du voile, de la résille, de bonnets plats descendant en pointe sur les oreilles, de cordons de perles, et de maint autre

artifice. Elles affectionnaient également les couronnes composées de fleurs ou de plumes ; des couronnes d'une richesse extrême : celle d'une simple patricienne de Florence n'exigeait pas moins de 800 plumes de paon ! En revanche, d'un bout à l'autre de la Renaissance italienne, le chapeau à bords ne joue qu'un rôle effacé. En cela, mais en cela seulement, nos voisins d'outre-mont se montrèrent les héritières des Grecques.

L'Italie du *xv^e* siècle, qui subit si docilement le joug des Grecs et des Latins dans sa littérature, dans ses monuments d'architecture, dans ses statues et ses bas-reliefs, dans ses peintures, dans son mobilier, retrouva, dans le costume — qui en doutera désormais ! — toute l'élasticité et toute la fraîcheur de son imagination. Il ne vint à l'idée d'aucun bas-bleu de ressusciter, pour s'en vêtir ou s'en coiffer, le peplum, l'himation ou le pétase. Honneur aux couturières et aux modistes de Florence, de Milan ou de Venise, pour avoir si vaillamment maintenu l'indépendance nationale.

EUGÈNE MÜNTZ.



Cliché Alinari.

TAPISSERIE FLAMANDE. — DAVID ET BETHSABÉE (MUSÉE DE FLORENCE).